

C A H I E R
D

Romans québécois Page D 3

Le feuilleton Page D 6

La panoplie du voyageur Page D 8

Gérard Bouchard Page D 10



Marcelle Ferron Page D 9

LIVRES

Gilles
Marcotte

CARREFOURS

Deux écrivains venus d'ailleurs

GILLES MARCOTTE

Je ne sais trop quel hasard m'a fait rouvrir, l'autre jour, l'ouvrage de Marcel Dubé sur Jean-Paul Lemieux et le livre, paru aux éditions Art Global en 1988. Mais je sais bien par quoi j'ai été attiré: le beau portrait de «Mademoiselle», sur la couverture, expression d'une solitude acceptée, peut-être souhaitée, qui est une des marques essentielles de l'œuvre de Lemieux. Cette «demoiselle» n'a aucune ressemblance physique avec Gabrielle Roy, mais c'est bien elle pourtant, la maîtresse d'école de *La Petite Poule d'eau*, issue du texte où la romancière s'est souvenue d'elle-même et s'est transformée en personnage. Entre Jean-Paul Lemieux et la jeune institutrice du Manitoba, devenue plus tard au Québec une amie, la connivence est évidente.

Mais le charme des images, splendidement reproduites, ne m'a pas fait oublier de lire, et j'ai découvert des propos de Jean-Paul Lemieux sur Gabrielle Roy qui ne m'avaient pas suffisamment retenu à la première lecture. Jean-Paul Lemieux parle moins de l'œuvre que de la romancière, mais on a peut-être un peu trop insisté, dans la critique, sur l'abîme qui sépare la vie de l'œuvre. François Ricard lui-même, l'auteur de l'admirable biographie que l'on sait, ne s'est pas lancé dans cette entreprise sans quelque malaise, craignant de voir le vécu se substituer à la critique. Mais si la biographie n'explique pas l'œuvre — et d'ailleurs, une œuvre de qualité refuse obstinément de se laisser expliquer —, elle peut suggérer quelques pistes de lecture que l'on n'emprunterait pas sans elle, ou mettre des bâtons dans les roues d'une critique trop facilement prisonnière des schémas habituels. La Gabrielle Roy que Jean-Paul Lemieux a bien connue, particulièrement au cours des longues promenades d'été à Port-au-Persil, ne ressemble pas tout à fait à l'image colportée par les manuels de littérature.

«Il n'y avait rien de Québécois chez Gabrielle Roy, dit le peintre. Elle montrait parfois des marques d'estime pour le Québec, mais elle était avant tout manitobaine et ce sentiment d'appartenance était enraciné au plus profond d'elle-même. Elle éprouvait par moments une très grande nostalgie pour ce qu'était son vrai pays à elle, celui de son enfance et de sa jeunesse. Et en certaines occasions, se sentant incapable de ne pas y retourner, elle partait...»

La déclaration est abrupte: Jean-Paul Lemieux n'était pas homme à s'embarrasser de précautions oratoires. Et le trait qu'il souligne n'appartient pas moins à l'œuvre qu'à l'auteur. Un véritable écrivain

VOIR PAGE D 2: ÉCRIVAINS

Lectures d'été

Enfin le repos!

DES LIVRES
À GLISSER DANS
SON SACMARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Quatre heures de marche, au moins, chaque jour. De marche, pour tout dire de flânerie, de caprice, de rêverie, de pensée, tout aussi bien. C'est à quatre heures de marche par jour que le poète et philosophe américain Henry-David Thoreau fixait, au siècle avant-dernier, le minimum lui permettant de croire que sa journée n'avait pas été gâchée en tâches inutiles l'ayant détourné de l'essentiel. Comme il nous plaindrait, nous et nos aller-retour ridicules entre le seuil de la maison et la voiture, entre le parking et la porte de l'immeuble à bureaux, nous et nos banlieues de plus en plus lointaines, nos expéditions du dimanche après-midi jusqu'au parc Lafontaine et les trois pâtés de maison que nous croyons avoir vaincus pour y avoir promené le chien, nous, enfin, et nos vélos militants, alors que c'est à pied qu'il faut parcourir le monde si l'on veut s'en rendre maître.

Car le marcheur n'est pas dupe. Ses semblables bipèdes le croient occupé avec l'espace, mais c'est le temps qui est sa grande affaire: il l'a presque aboli. Autour de lui, les mêmes soupirent après la mocheté de l'avant-saison, n'osent plus penser aux vacances et cependant comptent les jours. Le marcheur pro-

gresse d'un pas égal, pour lui c'est déjà l'été éternel. Il sait qu'il est en route et quels livres il veut glisser dans son sac.

Au premier chef, ce bel *Eloge de la marche*, de David Le Breton (Métaillie), qui ne consent à s'aventurer sur les sentiers de chèvre qu'en plus sûre compagnie: un Louis Stevenson dans les Cévennes, un Jean-Jacques Rousseau du côté d'Ermenonville, un Cabeza de Vaca dans la Floride antédiluvienne des Espagnols, voire un Robert Lalonde, croisé au passage.

Faisant appel à toutes les ressources de l'éloquence du corps (pieds, cœur et cerveau mêlés), ce fervent petit essai tente de réhabiliter la grande malaimée de la civilisation moderne: l'archaïque, la simple, la pauvre marche. Il y réussit à merveille. Il s'agit maintenant de lui trouver quelques compagnons dans le sac à dos.

Cette seconde sélection des Lectures d'été du cahier Livres n'a pas d'autre ambition. Elle se place sous le haut patronage de la déambulation ici entendue dans tous les sens du terme et dont la curiosité intellectuelle n'est pas le moindre. Récits de voyage, romans historiques, essais, guides pratiques: à chacun de faire son marché de lectures dans l'impatient désordre du temps retrouvé.



C'est qu'il leur apparaît
la supériorité d'un principe.
l'air, au effet, de la saffron
elle - l'empire.
chacun fois, avec sa tempête,
quel, les ouvrages de la force
le refuge. Sa premier l'écrit
les poèmes, accomplir
faisant, il retourne à la
vignes, et de belle en
les rateliers. de son fait, de
le japonais de la...
sorte...
de la...

Spirale

ARTS • LETTRES • SPECTACLES • SCIENCES HUMAINES

Dossier «Les cultures de la psychanalyse»
n° 173 (juillet-août 2000)
En vente dès le 7 juilletLa revue fête ses vingt ans cette année.
Profitez-en pour vous abonner !

Prochains numéros :

« Poètes de l'Amérique francophone » (n° 174, septembre-octobre 2000)

« Mort, le féminisme ? » (n° 175, novembre-décembre 2000)

« Les nouveaux totalitarismes » (n° 174, janvier-février 2000-2001)

Abonnement : (514) 355-3333 • sans frais : 1-8000-363-1310 • expsmag@expressmag.com

LIVRES

ÉCRIVAINS

Gabrielle Roy, écrivain étranger?

SUITE DE LA PAGE D 1

ne quitte jamais les paysages de son enfance, qui ont formé pour toujours son regard, et qu'il écrit *La Petite Poule d'eau* ou *Bonheur d'occasion*, Alexandre Chênevert ou *Rue Deschambault*, il n'a de cesse qu'il n'ait imposé au paysage nouveau la mesure de l'ancien, du premier. Née dans les plaines de l'Ouest, Gabrielle Roy devait jeter sur les réalités québécoises un regard profondément différent de celui d'une Germaine Guèvremont, d'un Ringuet, d'un Robert Charbonneau. Si elle a été la première à inventer Montréal, ce n'était pas d'abord, ce n'était pas essentiellement par la vertu d'une observation extrêmement précise, mais parce qu'elle le voyait de loin, dans la lumière d'une compassion qui est tout le contraire de la fusion. Gabrielle Roy a aimé Montréal parce que véritablement elle le découvrait, venant d'ailleurs, d'un horizon à la fois géographique et culturel qui avait peu à voir avec celui du Québec. La culture, en effet: on n'écrit pas de la même façon, selon qu'on est né à la littérature chez Shakespeare ou chez Racine, chez Dickens ou chez Flaubert. La profonde compassion qui se lit dans *Bonheur d'occasion* relève d'une tradition littéraire tout autant que d'une attitude morale. Lisez, côte à côte, un roman de Dickens (ou de Jane Austen) et un roman de Flaubert (ou même de Balzac): la différence saute aux yeux. Les premiers peuvent se permettre d'exprimer des sentiments qui auraient l'air, chez les seconds, d'insupportables niaiseries. Ce n'est pas qu'ils soient de meilleures personnes, mieux disposés à l'égard de leur prochain, mais qu'ils s'ins-



SOURCE BNC
Gabrielle Roy en vacances vers 1935.

crivent dans une vision du monde où la compassion trouve comme naturellement sa place. Gabrielle Roy, écrivain étranger? Jean-Paul Lemieux la rapproche d'un autre écrivain venu d'ailleurs, le Français Louis Hémon. «Il y a, dit-il, un rapprochement à faire entre Louis Hémon et Gabrielle Roy. Je parle de la Gabrielle Roy de *Bonheur d'occasion*. Voilà deux jeunes complètement étrangers au Québec qui s'installent dans deux coins différents du pays, qui y séjournent un temps et parviennent à décrire d'une façon réaliste et vraie des personnages et des décors qu'ils n'avaient auparavant jamais pu imaginer. [...] Les deux œuvres sont passablement différentes, elles ne se rejoignent que par les grands espaces et la solitude dans lesquels habitent les personnages...»

On peut lire, comme on le fait le plus souvent, *Bonheur d'occasion* et *Maria Chapdelaine* comme des expressions de nous-mêmes, des miroirs où se reflète fidèlement une réalité qui n'appartient qu'à nous. C'est pourquoi d'ailleurs nous acceptons plus facilement le premier que le second, parce qu'il correspond à l'image urbaine, moderne, que nous nous faisons de notre collectivité. Est-ce dire qu'il nous est devenu impossible de lire le livre admirable qu'est *Maria Chapdelaine*? Il me semble au contraire que le temps est enfin venu de le lire pour ce qu'il est, débarrassé des diktats que les idéologues du retour à la terre, les avocats du conformisme national ont voulu en tirer.

Peut-être faudrait-il se mettre dans la peau, dans l'esprit d'un de ces milliers de lecteurs de tous les coins du monde qui ont fait le succès mondial du roman de Louis Hémon, se faire soi-même étranger? Il deviendrait possible, alors, d'éprouver une vérité qui s'enracine assurément dans un paysage, dans une époque, mais ne s'y limite pas, portée par une langue étonnante, pudique et forte jusque dans l'expression des sentiments les plus extrêmes. Souvenez-vous: «Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé.» Lue au pied de la lettre — comme l'ont fait, hélas, tant de mauvais lecteurs —, cette phrase n'exprime que le nationalisme, le conservatisme les plus étroits. Mais lire ainsi, c'est ne pas percevoir ce qu'a d'excessif, de superbement excessif, cette image d'une fidélité qui lance un défi téméraire à l'usure, au changement, à l'avenir. Louis Hémon n'est pas un maître à penser; c'est un écrivain. Et *Maria Chapdelaine*, comme l'a dit magnifiquement Nicole Deschamps, «un conte de neige et d'absence».

Aussi bien, ne faudrait-il pas lire de cette façon, comme des étrangers, non seulement ceux qui sont venus de l'extérieur, de France ou du Manitoba, mais également tous ces écrivains que nous considérons un peu trop facilement comme nos porte-parole? Devenez Coréen ou Hollandais, le temps d'une lecture de Ferron, et vous verrez.

Vie et mort de Tiffany Gary

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

UN JOUR, NOUS ÉPOUSERONS ROMAIN GARY

Nicole Bélanger
Les Intouchables
Montréal, 2000, 168 pages

BENNY VIGNEAULT

«*Il m'a fait lire du Proust, du Tolstoï et du Dostoïevski, déclara la malheureuse, avec ce regard à vous fendre le cœur. Maintenant, qu'est-ce que je vais devenir?*» Insérée en quatrième de couverture, cette phrase tirée de *La Promesse de l'aube*, de Romain Gary, exprime l'essentiel du deuxième roman de Nicole Bélanger: lire, devenir. Car à qui cherche vraiment à se connaître, la vie vient toujours en aide. Les livres vous tombent dessus. Par miracle ou par hasard. Certaines lectures sont déterminantes, voire salvatrices. C'est le cas pour Tiffany, la jeune narratrice d'*Un jour, nous épouserons Romain Gary*.

L'histoire se déroule sur plusieurs mois et se termine au printemps. De nos jours. Au tournant du siècle. Tiffany relate rétrospectivement un épisode qui a changé le cours de son existence: celui où, par la force des choses, grâce au destin et avec de la volonté, elle a réussi à se libérer d'une mère omniprésente et despotique. Ses alliés? Sarah, sa meilleure amie, et... Romain Gary, que cette dernière lui fera découvrir à travers la lecture de *La Promesse de l'aube*. Si Sarah tombe littéralement amoureuse de l'homme derrière l'écrivain, pour Tiffany, c'est bien davantage: une révélation. «*Je n'étais plus seule maintenant, dira-t-elle, égarée dans ce monde insensible et froid, entourée d'étrangers qui ne parlaient pas la même langue que moi. Je n'étais plus seule, il y avait Romain.*»

Fortes de ce nouvel amour aussi inébranlable que farfelu, Tiffany et Sarah vont dès lors tout mettre en œuvre pour que s'accomplisse leur rêve: s'envoler pour Paris et y rencontrer leur dieu. Même si ce dernier — elles l'apprendront plus tard — est mort et enterré.

Pour Tiffany, ce voyage «dans l'univers de Romain Gary» ouvrira une porte sur tous les pos-

sibles, lui permettra de revenir au commencement. Car depuis que son père s'est enlevé la vie en voiture alors qu'elle n'avait que 14 ans, la jeune fille a un vague à l'âme. Comment se constituer une identité quand, «dans la vingtaine et quelques», on ne se reconnaît pas dans les modèles proposés par la société et par sa succursale immédiate, la famille? Les temps changent. La jeunesse aussi. À ce titre, la critique que fait Tiffany du je-m'en-foutisme de Jean-Paul Belmondo et de l'insouciance de Jean Seberg dans *A bout de souffle*, toutes choses qui lui rappellent trop sa mère, est exemplaire. «*Quand on n'aime rien, lui lance-t-elle, la vie perd vite plaisir à nous faire des cadeaux, on avait compris ça, le smatte, merci!... mais l'envie, le désir, le goût de se battre, le goût d'aimer, [...] est-ce qu'il va nous dire où ça peut encore se trouver?*»

Surnommée Miss Grand Nord, encore belle en dépit de son âge, la mère de Tiffany se plait dans le faste, les mondantés, la séduction et les faux-semblants. Éternelle insatisfaite, elle s'imagine que tout le monde connaît Lagerfeld et «se fait faire des beautés pour atteindre à l'immortalité». On aura compris que la mère de Tiffany n'est pas bien dans sa peau. «*A force de vouloir ressembler à quelque chose, on finit pas avoir l'air de rien,*» lui lance en vain sa fille alors qu'elle la raccompagne après «son troisième lifting en dix ans». Comment «affirmer notre droit à exister» lorsqu'on est aux prises avec une mère comme la sienne?

Tiffany, elle, est plutôt terre à terre. Elle étudie le monde et les gens qui l'entourent avec un certain détachement. Proches ou lointains, toutes les relations qu'elle entretient lui servent à se définir: que ce soit avec sa mère, avec Sarah, le gros Rudolf, le voisin du dessus, Maheu, le propriétaire du Boucan, Lady, une fille paumée qui lui ressemble à s'y méprendre ou encore Stevo, son amoureux — un immigrant clandestin d'origine bosniaque qu'elle héberge et qui compose «de très jolis poèmes» à partir de mots découpés dans les journaux.

Tiffany adopte une position d'observatrice critique, attentive, sensible et lucide. Ce qu'elle veut: «*Accepter d'être moi, et que*

ce soit suffisant.» Il va sans dire que la découverte de Gary puis, plus encore quelques mois plus tard, d'Emile Ajar va lui donner les armes nécessaires pour arriver à ses fins: «*Avec [...] sa façon de déguiser l'insupportable, d'enrober les plus cruelles vérités dans un voile de tendresse et d'ironie, j'apprenais peu à peu à me moquer du monde, à percevoir le réel avec plus de détachement et un brin de dérision.*»

Au terme du récit, on peut le croire, Tiffany est installée à Paris et repart à zéro. Par quel subterfuge? Et qui est ce «tu» à qui la narratrice raconte son histoire, cette deuxième personne qu'elle interpelle sporadiquement au cours de son récit? Plusieurs questions resteront ainsi en suspens.

Tout le roman de Nicole Bélanger est habité par la vie et l'œuvre de Romain Gary. Une sorte d'hommage du cœur, en somme. Les allusions à l'œuvre foisonnent. Mais il faut se garder de chercher les liens outre-mesure car l'auteur fait plus que manier la simple référence. Il y a l'esprit qui anime le personnage principal, Tiffany, et ce qu'elle retient de son «mariage symbolique» avec l'écrivain, une fois qu'elle l'a fait sien, en quelque sorte. Lire, devenir, c'est avant tout cela. Les inconditionnels et les habitués de Gary, s'ils se prennent au jeu, se délecteront. Les autres voudront faire le détour.

Déjà remarquée par un premier roman, *Salut mon roi mongol!*, Nicole Bélanger en propose un second à la fois loufoque et intelligent. La narration, vivante et imagée, d'une richesse langagière indéniable, est au service d'une intrigue sans prétention et montre volontiers ses ficelles. L'essentiel est ailleurs. *Un jour, nous épouserons Romain Gary* tient à la fois de la fable et du jeu. C'est la littérature qui engendre ici la littérature, mais non pas de façon naïve ou superficielle.

Si l'on reconnaît volontiers que la pure fiction n'existe pas et que la vie réelle joue un rôle déterminant dans l'élaboration de la fable, voire de tout acte créateur, pourquoi n'en serait-il pas de même à l'opposé? La littérature peut influencer notre vie, voire en changer le cours. Parfois, du moins.

GROUPE Renaud-Bray

Librairie Garneau

PALMARÈS du 7 au 13 juin 2000

1 POLAR	Soins intensifs	2 C. Brouillet	courte échelle
2 ROMAN	Avant de te dire adieu	2 M. Higgins Clark	Albin Michel
3 ROMAN	City	4 A. Baricco	Albin Michel
4 POLAR	Le testament	5 John Grisham	R. Laffont
5 POLAR	Prisonniers du temps	2 Michael Crichton	R. Laffont
6 SPIRITU	L'art du bonheur ♥	67 Dalai-Lama	R. Laffont
8 PSYCHO	À chacun sa mission	30 Monbourquette	Novalis
9 SPORT	Jean Perron : profil d'un vainqueur	3 Étienne Marquis	Trustar
10 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	12 Joseph Cohen	Könemann
11 ROMAN	Véronika décide de mourir	10 Paulo Coelho	Anne Carrière
12 ESSAI Q.	Le mystère Villeneuve	6 J. Beaunoyer	Oc / Amérique
13 POLAR	La lune était noire	2 Michael Connelly	Seuil
14 ROMAN	Et si c'était vrai...	21 Marc Lévy	R. Laffont
15 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	12 Marcel Tessier	L'Homme
16 PSYCHO	La guérison du cœur	19 Guy Corneau	L'Homme
17 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	36 P. J. D'Adamo	du Roseau
18 BIOGRAPH.	Maurice Richard : l'idole d'un peuple	52 J.-M. Peillerin	Trustar
19 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	40 Henriette Major	Fides
20 SPIRITU	Conversations avec Dieu, T. 1	164 Neale D. Walsh	Ariane
21 HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	27 Collectif	La Presse
22 ROMAN	Le bonheur en Provence	10 Peter Mayle	Nil
23 JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	26 J.-K. Rowling	Gallimard
24 BIOGRAPH.	Mémoires de la rose ♥	4 Consuelo de Saint-Exupéry	Plon
25 PSYCHO	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	137 I. Nazare-Aga	L'Homme
26 JEUNESSE	Le dinosaure	5 Walt Disney	Phidal
27 SC. FICTION	L'empire des anges	7 Bernard Werber	Albin Michel
28 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	39 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
29 POLAR	La cinquième femme	7 Henning Mankell	Seuil
30 BIOGRAPH.	Le ruisseau des singes	2 Jean-C. Brialy	R. Laffont
31 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	4 Amin Maalouf	Grasset
32 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	18 Dai Sijie	Gallimard
33 ROMAN	Vers chez les blancs	6 Philippe Djian	Gallimard
34 ROMAN	La pierre de lumière, tome 1 - Néfer le silencieux	4 Christian Jacq	XO éditeur
35 CUISINE	Sushi faciles	2 Collectif	Marabout
36 SANTÉ	Le corps heureux	10 T. Cadrin-Petit	L'Homme
37 B.D.	Lucky Luke n° 39 - Le prophète	9 Morris/Nordmann	Lucky Comics
38 BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique?	10 Frank McCourt	Belfond
39 ROMAN Q.	L'autruche céleste	17 Iléana Doclin	Flammarion Q.
40 HORREUR	Hannibal ♥	21 Thomas Harris	Albin Michel

Livres -format poche

1 B.D.	DragonBall n° 41	1 Akira Toriyama	Glénat
2 ROMAN	Geisha ♥	6 Arthur Golden	Livre de poche
3 ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	67 Franck McCourt	J'ai lu
4 SEXUALITÉ	203 façons de rendre fou un homme au lit	207 Julie Saint-Ange	Marabout
5 ROMAN	L'alchimiste	223 Paulo Coelho	J'ai lu

♥ : Coups de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste ; NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

Cet été, partez le Québec en poche!

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

DE SI BONS LIVRES, À SI BONS PRIX!
CATALOGUE COMPLET : WWW.LIVRES-BQ.COM

À L'ESSENTIEL

999 - LE LIVRE DU MILLÉNAIRE DES MAÎTRES DU FANTASTIQUE

29 nouvelles inédites présentées par Al Sarrantonio
Traduites de l'anglais par Évelyne Châtelain, William Olivier Desmond, Sylvie Doizelet, Maryse Leynaud, Valérie Malfoy, Dominique Peters et Claudine Richelin
Albin Michel
Paris, 1999, 812 pages

999, c'est 666, le chiffre de la bête, inversé. C'est aussi un recueil de nouvelles fantastiques colligées, présentées et publiées par Al Sarrantonio pour souligner le changement de millénaire. En tout, 29 textes par autant d'auteurs, dont quelques-uns des plus grands noms du fantastique et quelques jeunes loups des plus prometteurs. Un court roman, trois nouvelles, huit nouvelles courtes et dix-sept histoires brèves ont été regroupés par Sarrantonio pour former la plus importante anthologie de littérature fantastique jamais publiée. Projet ambitieux, soit, mais force est de constater que cet écrivain, critique et journaliste s'en tire avec tous les honneurs.

Qu'elles soient surnaturelles ou «naturelles», dans la tradition du suspense ou de la *fantasy*, qu'elles aient un parfum gothique ou allégorique, qu'elles soient teintées de décadence ou de surréalisme, toutes ces histoires ont un but commun: faire peur. Certains récits sont très efficacement menés, notamment la nouvelle du jeune Bentley Little, intitulée *Le Théâtre*, qui emprunte largement à l'univers kafkaïen, ou *Un été de chien* de Joe R. Lansdale, aux effluves *southern gothic*. Les textes de Stephen King et William Peter Blatty, auteur de *L'Exorciste*, sont plutôt troublants.

Tout n'est pas génial et l'appréciation des textes variera grandement selon les goûts de chacun. Mais l'ensemble est fort agréable et on y trouve quelques bonnes histoires à lire avant d'aller au lit quand dormir n'est pas une condition *sine qua non* au bon fonctionnement de vos neurones. Ça vous rappellera vos insomnies d'adolescent, entre une histoire d'horreur et un roman de *fantasy*. Seul inconvénient majeur: le format de ce livre. Cette briques est tellement lourde que vous pourriez en développer une luxation des poignets.
Marie Claude Mirandette

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Les hommes de la rue Saint-Hubert

FILLION ET FRÈRES
François Gravel
Québec Amérique
Montréal, 2000, 348 pages

« **J**e ne sais plus ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas dans cette histoire, mais je sais que je parle toujours de lui, quelle qu'en soit la manière. Et de moi, bien sûr, mais autrement. » C'est sur ce désarroi parfaitement romanesque du narrateur, ce mélange de doute immédiat et de certitude du long terme, que débute le dernier livre de François Gravel.

Le lecteur, lui, saute dans un train en marche. Qu'est-ce qui a bien pu se passer avant qu'il y soit? Est-ce qu'on aurait commencé sans lui? Bref, il est pris, et il sent bien qu'on ne le lâchera plus. Le narrateur de *Fillion et frères* ne joue pourtant pas au séducteur qui s'amuserait à égarer ceux qui prétendent le suivre. Il se pose, de son côté de la fiction, les mêmes questions que nous: quand et comment cela a-t-il commencé? Ou, plus précisément: comment raconter son père pour dire avec une certaine justesse l'homme qu'il a été?

Et puis qu'il faut décider d'un commencement, ce sera le krach de 1929, alors que Louis Fillion est un tout jeune garçon. Son père a perdu son emploi et, du même coup, son statut de chef de famille. Annette, sa femme, l'a bien vu. Arrive alors le moment inaugural où Louis Fillion, à dix ans, est appelé à devenir lui-même: sa mère lui demande de dévisser le couvercle d'un pot de confitures. La tâche est rude. Louis s'y met. Il n'y arrive pas et vient bien près de renoncer. Mais voilà que le couvercle bouge enfin. Louis a réussi. Sa mère lui dit alors: « Je savais que tu serais capable, tu n'es pas un bon à rien comme ton bon à rien de père. À partir de maintenant, tâche de ne pas me décevoir. »

Est-ce à partir de ce jour-là, de cette scène banale, que le père du narrateur, ce garçon timide et taciturne, se serait senti responsable à jamais de sa famille? On le croit. Oui, les choses ont dû se passer ainsi.

Fillion et frères raconte l'histoire d'une famille de neuf enfants élevés par Annette, une femme forte qui fut plus mère qu'épouse et qui compta très tôt sur ses fils — les premiers hommes de sa vie? — pour assurer le bien-être de tous. Les temps sont durs, au début de ces années 30, et on ne peut compter que sur la chance et la débrouillardise. Les Fillion vont devenir des commerçants grâce à Philippe, le deuxième fils, l'optimiste du clan qui a des projets plein la tête. On récupère d'abord

du bois qu'on vend pour le chauffage. Puis, on fabrique de menus objets et des meubles. Et on ouvre un magasin rue Saint-Hubert, en plein cœur de ce qui allait devenir la «plaza» prospère des années 50 et du début des années 60.

Les frères Fillion, qui étaient d'abord quatre comme les mousquetaires, n'ont pas la bosse des affaires. Mais ils ont des idées et du cœur au ventre. Ils travaillent en n'oubliant pas de rêver parfois, ni de s'envoyer derrière la cravate une shot de gin ou de rye. Car on a un penchant pour la bouteille. C'est de famille, semble-t-il. Chaque homme a son «micky» qui ne le quitte jamais. L'alcool leur donne de l'allant, il les récompense de leurs efforts, leur permet parfois d'oublier les peines. C'est un doux vice qui ne brise pas leurs vies.

C'est surtout Louis, son père, qui intéresse le narrateur. Mais comme l'homme a vécu avec ses proches et pour eux, il est impossible de le comprendre sans parler également de ses frères, de ses sœurs. D'Édouard, le plus jeune des garçons, qui a bien failli devenir prêtre; de Léo, l'aîné, qui, de l'avis même de sa mère, n'a sûrement pas inventé le bouton à quatre trous; de Margot, pas jolie du tout mais qui se trouve belle et réussit à le faire croire à bien des hommes; de Juliette, «le petit chicot», qui fut la préférée de Louis. Et parmi bien d'autres, à la périphérie du clan, une belle-sœur rougeaud, à la charpente solide, dont le rire éclatant était comme un printemps, un comptable au grand cœur, Roland Vinet, qui savait imiter comme pas un le bruit d'un pantalon qui se déchire; mademoiselle Thibeault, la secrétaire; monsieur Paquin, professeur de français et de latin; monsieur Lunn, enfin, un juif qui rêvait de devenir millionnaire mais qui n'a jamais su comment s'y prendre.

Si François Gravel n'a pas écrit de grands romans jusqu'ici, il n'en a jamais écrit de mauvais. Et celui-ci est peut-être son meilleur.

Si François Gravel n'a pas écrit de grands romans jusqu'ici, il n'en a jamais écrit de mauvais. Et celui-ci est peut-être son meilleur.

La chronique d'une époque

Tous ces personnages, dont certains sont esquissés en quelques traits, paraissent également vrais. On reconnaît là le talent de François Gravel qui, dans la plupart de ses romans, choisit une époque dont il fait la chronique à travers le portrait de quelques personnages: ce furent les débuts de la psychiatrie dans *Bonheur fou*, ou encore l'effervescence de la jeunesse des années 60, qui rêvait de refaire le monde, dans *Ostende*. Mais dans chaque cas, l'époque et le milieu sont à l'arrière-plan, ce sont des décors sur lesquels se détachent quelques protagonistes, qui occupent l'essentiel de ses romans. Gravel est un romancier qui sert de l'histoire pour tracer des portraits.



Robert Chartrand

Comment raconter son père pour dire avec une certaine justesse l'homme qu'il a été?



Ce professeur d'économie — le narrateur de *Fillion et frères*, lui, enseigne l'administration — qui écrit des romans pour le plaisir est un artisan soigneux qui connaît le poids des mots. Gravel n'essaie pas de faire de la «littérature» mais tout simplement d'écrire juste. Son narrateur, ce fils qui cherche à retracer la physiologie de son père, est aussi discret que son auteur; on ne connaît que sa sensibilité qui affleure çà et là et l'affection lucide qu'il a pour ce Louis Fillion, cet homme plutôt silencieux, promu chef de famille par décret de sa mère, condamné à être responsable et qui le fut envers tous, en dépit de ses défaillances.

Sans nous en rendre compte, comme naturellement, nous nous glissons dans l'intimité de ces personnages, dans le secret de leurs désirs, de leurs déceptions, pour découvrir ce qu'ils pensaient sans l'avoir dit, ce qu'ils auraient aimé faire si la vie leur en avait donné l'occasion. Et nous avons droit, en prime, à des passages savoureux sur les lois tacites auxquelles tout individu convenable doit se plier, sur la manière de s'y prendre pour vendre un objet à un Canadien français... Ce sont de véritables capsules d'ethnologie appliquée.

Si François Gravel n'a pas écrit de grands romans jusqu'ici, il n'en a jamais écrit de mauvais. Et celui-ci est peut-être son meilleur.

rchartrand@videotron.ca

POÉSIE

Amours, passé et présent

Des lieux d'incertitude et de recueillement

LE VISAGE DES MOTS
Jean Royer
Écrits des Forges/Proverbe
Trois-Rivières/Marchainville,
2000, 86 pages

LES ALGUES SANGUINES
Christine Richard
Éditions Trois, coll. «Opsale»
Laval, 2000, 74 pages

DAVID CANTIN

Dans l'une de ses grandes conférences, Jorge Luis Borges mentionne que «le texte est lui aussi le fleuve changeant d'Héraclite». Tout change sans cesse, la lecture ainsi que la relecture d'un poème qui est fait d'aveux, de souvenirs et d'une expérience particulière du monde. Un peu plus loin, Borges cite «Bradley [qui] dit qu'un des effets de la poésie devrait être de nous donner l'impression non pas de trouver quelque chose de nouveau mais de nous rappeler quelque chose d'oublié». C'est ce qui a conduit, en quelque sorte, ma lecture des derniers recueils de Jean Royer et de Christine Richard. Il me semble que ces livres témoignent, avant tout, d'un passage voué aux rencontres possibles. D'une présence à son absence inévitable, ces poèmes deviennent des lieux d'incertitude et de recueillement.

On retrouve dans la poésie de Jean Royer une parole qui fait largement place à l'autre. On connaît, bien sûr, l'expérience acharnée du critique et de l'historien de la littérature québécoise. Ce contact donne un sens très précis au poème, à une mémoire qui se tisse à partir des liens les plus fragiles. Dans *Le Visage des mots*, Royer se questionne sur les répercussions d'un affrontement entre la vie et la mort.

On s'arrête, au premier coup d'œil, sur ce magnifique dessin de Michel Madore en couverture, comme une image à retenir face aux pages qui suivent. Cette *Figure endormie* ne retient que les détails essentiels d'un silence lumineux. Il existe une présence semblable dans ce recueil qui laisse le recul d'un individu face à la temps. La vieillesse, la finitude, mais aussi le bonheur comme lieu d'union et de désu-

nion. Le deuil de la mère, ou encore de proches, est vécu autour de cette attente du monde sensible, d'un appel qui soulève un autre ordre de la réalité aussi tangible qu'abstrait. Beaucoup de noms d'artistes et d'écrivains traversent ce livre. On nomme Miron, Uguay, Nepveu, Bonet, Derouin et Madore, à l'image de ces passeurs solitaires qui se rencontrent parfois. Il y a dans cette quête individuelle les signes d'une appartenance à ces traces de paroles qui inspirent le poème: «Les deux versants du silence / sont la parole et la mort. / Il faut remonter en soi à la source bleue de la vie / pour reconnaître quel silence nous emporte. / D'un côté c'est le vide / la neige dans le noir, / la dernière tempête. / De l'autre naît la musique. / Là, un silence vaut un regard: / il précède la parole où l'enveloppe / de sa chaleur avant la naissance. / Ainsi chaque sommet de la vie: / nous attend la parole / au bord de la mort.»

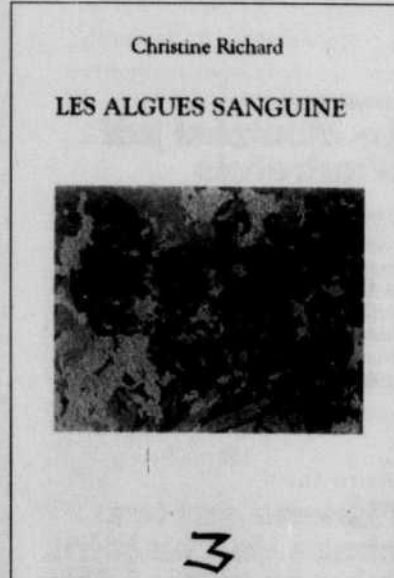
Ce recueil tient compte de ses fausses routes, de ses «poèmes imparfaits» qui disent pourtant l'épreuve d'aimer. Qu'elle soit lyrique ou lapidaire, la poésie de

Jean Royer s'exerce à «conquérir l'étrangeté du destin». Elle regarde le monde avec ses forces et ses faiblesses.

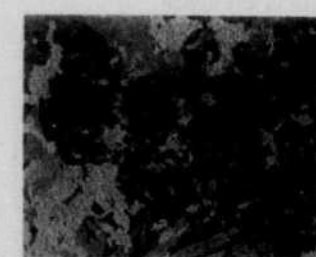
Le troisième recueil de Christine Richard, intitulé *Les Algues sanguines*, poursuit cette histoire sans fin de l'exil intérieur. Entre le récit et le poème elliptique, cette voix gagne encore en assurance et en force évocatrice. La fiction poétique commence dans ce désir de fuite envers cette existence ancienne qui pèse de tout son poids. On se rend compte que la parole étrangère est ici au centre de l'intrigue. Ces courtes proses notent des gestes, des endroits ainsi que des constats qui se dispersent à la recherche d'une réponse possible. C'est la séparation entre deux êtres qui, aussitôt, fait surgir le sort de l'enfant qui «amasse des algues souples pour marquer nos territoires». Il y a dans ce parcours de l'univers intime un regard qui ne consiste pas à contourner les obstacles mais plutôt à les inclure au fil de ce périple fait d'ombres et d'orages. Désormais, la narratrice du poème ne tente que d'éclairer la vérité après le «début des combats»:

«Tu m'attendais devant la maison. Un rêve familial. Je te revenais affranchie d'une babel où j'étais cette folle ne sachant pas tenir ma langue. Je reconnaissais l'odeur des rosiers sauvages, le crissement des galets et le ciel au-delà des cages et des côtes. Je te parlais d'eau claire, de fenêtres à ouvrir davantage, de soulief perdu. Tu souriais à l'illusion d'un bonheur simple.»

L'histoire que raconte Christine Richard se mesure à l'impuissance du langage et du monde. Cette prose cache une émotion soutenue par la peur et l'espoir. On plonge dans cette tentation des existences séparées qui jaillit de l'imprévisible mouvement de la solitude. *Les Algues sanguines* en est la preuve.



Christine Richard
LES ALGUES SANGUINES



3

GUIDES VOIR

De nouvelles destinations!

MEXIQUE
AFRIQUE DU SUD
ÉCOSSE
BARCELONE ET LA CATALOGNE
SITGES

Chez votre libraire,
la série complète des irremplaçables
GUIDES VOIR
Libre Expression

Le vol du Condor
Roger Blay

Le voyage initiatique d'un Québécois qui fuit le Nord pour partir à la découverte d'un nouveau monde à la fois réel et mythique, sur les traces des Incas.

Oka: DERNIER ALIBI DU CANADA ANGLAIS
Édition enrichie d'une postface « Dix ans après »
Chiefs may propose boycott of Quebec
Eight weeks after
Chateauguay resembles Alabama in the 1960s
CITYSTATE
vib éditeur
essai 18,95 \$

La crise d'Oka: dix ans déjà. Un ouvrage toujours d'actualité sur ses véritables enjeux.

vib éditeur
www.edvib.com
La passion de la littérature

La communauté juive au Septentrion



Hirsch Wolofsky
Mayn Lebns Rayze
Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal, 1946

traduit du yiddish par Pierre Anctil
Les Mémoires de Hirsch Wolofsky, originaire de Pologne et fondateur du *Keneder Odier*, constituent une fresque magistrale de toute la vie juive montréalaise au cours de la première moitié du 20^e siècle, soit au moment où la culture yiddish occupe une place de choix dans la ville.



Juifs et Canadiens français dans la société québécoise

Sous la direction de Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard
Ce livre présente les actes d'un colloque tenu le 25 mars 1999 à Montréal, sur le thème des rapports entre Canadiens français et Juifs dans la société québécoise. Le colloque visait un objectif général de meilleure connaissance mutuelle en cherchant à remplacer des clichés anciens par des perceptions plus fidèles de la réalité.



Guy W. Richard
Le Cimetière juif de Québec

Beth Israël Ohev Shalom
Le lecteur curieux pourra pénétrer dans le cimetière et reconstituer, grâce aux inscriptions des stèles et aux annotations de l'auteur, l'histoire des gens qui, s'ils furent importants dans le développement de la ville, furent avant tout des êtres humains avec leurs joies et leurs peines.



Israël Medresh
Le Montréal juif d'autrefois

traduit du yiddish par Pierre Anctil
Témoignage privilégié de l'immigration des Juifs venus de l'Europe de l'Est, Medresh publia en 1947 ses souvenirs de ces années d'effervescence exceptionnelle. Ce texte yiddish trace un portrait plein de verve et d'humour de la vie juive du début du siècle (1905-1918).



Pierre Anctil
Flânerie sur les cimes de l'histoire juive montréalaise

Pour la première fois en langue française, Pierre Anctil propose une synthèse globale des grands thèmes relatifs à l'histoire et à la culture juives de Montréal. L'auteur trouvera aussi des chapitres portant sur la littérature yiddish montréalaise, sur la poésie juive de langue anglaise et sur certains éléments constitutifs du judaïsme.



Ariette Corcos
Montréal, les Juifs et l'école

Pourquoi cette diversité d'écoles juives à Montréal? Comment sont-elles nées? En 1930, le gouvernement du Québec a autorisé la formation d'une commission scolaire juive. Que s'est-il passé alors? Quelle fut la réponse de la communauté juive? Cette étude approfondie contribue de façon significative à faire la lumière sur ces délicates questions. Prix des fondateurs de l'Association canadienne d'histoire de l'éducation 1998



Simon Belkin
Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920

traduit du yiddish par Pierre Anctil
Publié à l'origine en yiddish en 1956 et disponible pour la première fois en français, cet ouvrage retrace de manière convaincante et très documentée la montée au début du siècle d'un courant progressiste véhiculé entre autres par les Juifs est-européens immigrés au Canada.



Anne Joseph
Heritage of a Patriarch

Ce livre retrace les liens entre la famille Joseph et la plupart des autres grandes familles juives du Québec (les David, De Sola, Hart, Judah, Pinto, Salomon, Wolff, etc.) Du même coup, c'est l'histoire des Juifs du Québec qu'on redécouvre.



David Rome et Jacques Langlais
Les pierres qui parlent. The Stones that speak

David Rome et Jacques Langlais veulent montrer les liens fraternels qui se sont tissés au cours des ans entre les Juifs et les autres Québécois. Ils rappellent, chacun à leur manière — le premier avec des textes en anglais, le second en français — des aspects souvent méconnus de l'ouverture de la société québécoise à ses citoyens de la religion juive.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Hors-d'œuvre sous le soleil

SALADES DU CHEF
Bado
Éditions L'Interligne
Vanier, 2000, 124 pages

L'AMERTUME DU POÈTE
Jean Ferguson
Éditions Humanitas
Brossard, 2000, 120 pages

SAVOUREUSES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES
Marcel Béliveau et Sylvie Granger
Éditions Du Rocher
Monaco, 2000, 238 pages

cela que son but est de jeter une lumière particulière sur les événements de l'actualité. Réconfortante quand elle corrobore nos mécontentements, la caricature demeure cependant, d'abord et avant tout, l'art d'ébranler les dogmatismes, même et surtout les nôtres, et les idées reçues. Bado le sait et s'y emploie avec un talent certain. Mais le genre, ici comme ailleurs, a ses limites: la complexité des choses ne saurait se réduire à quelques coups de crayon.

Poète et matamore

L'amertume est-elle bonne muse pour le poète? Peut-être, parfois, mais alors, gare aux pièges du ressentiment et de la condescendance qui dans ces cas-là toujours guettent. L'enfer existe, oui, mais de ne le voir que chez les autres relève d'un aveuglement qui mène à l'arrogance et au cynisme.

Romancier et poète, l'Abitibien d'adoption Jean Ferguson a choisi de nager dans ces eaux troubles en nous livrant un recueil d'aphorismes, une forme d'écriture peu fréquente de nos jours qui conjugue la densité de la poésie à la réflexion philosophique antisystématique.

Amer, il l'est, et cette posture lui inspire de sombres jugements sur ses contemporains, hommes ou femmes selon les cas, qu'il prend souvent de haut et d'assez méprisante façon: «Le peuple dans son ensemble n'est qu'un amas grossier de petits esprits prêts à s'attendrir sur la mort de quiconque a flaté sa fatuité et son image d'Épinal.» Cependant, «généreux et indigné», il parvient aussi, souvent, à transcender ses déceptions pour s'ouvrir à la beauté du monde.

Sur sa face sombre, le poète-penseur laisse transparaître les blessures de son âme qu'il traduit en formules de dépit: «Le baiser, c'est la juxtaposition de deux muscles en état de contraction»; «L'homme, cet emmuré vivant qui cherche à comprendre»; «Les hommes naissent pour se tourmenter mutuellement.»

A la manière des moralistes qui transforment leur aigreur en preuve de leur supériorité intellectuelle, Ferguson s'amuse à jouer les matamores nietzschéens: «Chaque fois que l'on me contredit, je suis persuadé de détenir la vérité.» Sa mélancolie, pourtant, le prédispose plutôt à accueillir la commune fragilité humaine: «On traîne son passé comme un chien au bout d'une laisse, on l'emmène se soulager dans le parc de nos détresses.»

Mais le sermonneur chagrin a une face claire qui tire sa lumière de Dieu et de la poésie. Présomptueux («En une seule ligne, un poète dit plus qu'un philosophe dans toute son œuvre»), il agace, mais, émerveillé, il charme: «Le poète, c'est une chanson aux lèvres du monde.» Quant à sa foi, si elle est fragile («Il y a en moi un constant dialogue entre le croyant et l'incroyant. Hélas, ce n'est pas toujours le croyant qui l'emporte»), elle n'en demeure pas moins défendue comme une gracieuse nécessité: «Il vaut mieux croire en Dieu qu'en rien du tout: c'est l'unique raison pour ne pas faire de mal aux autres.» Cette adhésion, toutefois, exige une condition: «Une religion sans poésie est pire qu'une hérésie.»



Louis Cornélius

Enfin, quand il s'aventure sur le terrain sociopolitique, le moraliste ne trouve à exprimer que ses préjugés. En plaçant l'État et les «impôts excessifs» dans sa mire, il montre que la sensibilité ne suffit pas à fournir les lumières nécessaires à la critique sociale.

Au coin du feu, les soirs d'été méditatifs, *L'Amertume du poète* pourra nourrir la réflexion. Les aphorismes, tranchants et obsédés par l'essentiel, servent à cela et conviennent même aux lecteurs anorexiques. Mais réfléchir, c'est aussi, parfois, refuser et contredire. Quitte à faire croire aux matamores qu'ils ont raison.

L'éducation des Français

Notre français suscite débats et controverses depuis que Jacques Cartier a mis les pieds dans la place. Parle-t-on mieux qu'ailleurs? Plus mal? Différemment? Était-ce mieux avant? Abondante, la littérature qui traite de ces enjeux linguistiques relève de plusieurs approches distinctes et parfois concurrentes.

Ainsi, là où les puristes et les grammairiens ne jurent que par l'approche normative, les linguistes adoptent plutôt un point de vue scientifique et descriptif tandis que d'autres, écrivains ou dilettantes, jouent les moralistes ou, plus modestement, souhaitent partager leur passion pour la langue.

Savoureuses expressions québécoises s'inscrit dans le registre descriptif et amusé déjà emprunté de mémorable façon par l'ambitieux et débridé *Dictionnaire de la langue québécoise* (VLB, 1980 et 1992) de Léandre Bergeron et par le tout à fait jolissif *Dictionnaire des injures québécoises* (Stanké, 1991 et 1996) d'Yvon Dulude et Jean-Claude Trait. Les auteurs, le surprenant Marcel Béliveau (oui, oui, l'animateur de *Surprises sur prises*) et Sylvie Granger (qui est elle si l'introduction est signée Marcel et Sylvie Béliveau?), font le constat suivant: «Un Français qui se rend au Québec pour la première fois sera parfois dérouter par une expression qui ne lui est pas familière.» Publié en France, leur livre s'adresse donc aux amis de l'Hexagone qui s'intéressent à nous mais qui se sentent «écartés» devant notre réalité linguistique populaire.

Modeste glossaire qui souffre de l'absence d'une bibliographie et d'un index thématique même sommaires, *Savoureuses expressions québécoises* se divise en deux parties: les mots populaires et les expressions populaires. Dans la première, on retrouve des définitions de termes comme nos classiques «batch, bizouneux, chnolles, cossins, craque de fesses, éfoiré, maganer, paire de jos, piner, pogne en cul, quétaïne, roteux, taleur» ainsi que toute une section consacrée aux jurons et aux «petits jurons», de même que des centaines d'autres entrées.

Pour ce qui est des expressions, les auteurs ont retenu nos meilleures trouvailles populaires: «avoir de la broue dans le toupet, booster son char, être épa, cé tigu-dou, chier sur le bacu, être accoté, être décrié de la vie, manger ses shorts, partir sur la rumba, patente à gosse, sentir le swigno» et plusieurs autres du même acabit.

Souvent accompagnées d'une indication pour la prononciation et d'exemples légers et efficaces, les entrées se consultent facilement et sont la plupart du temps justes. Il faut toutefois recevoir ce document pour ce qu'il est: un «livre-promenade au ton plein d'humour». Agréable et sympathique, donc, mais pas suffisant pour rassasier. Un vrai hors-d'œuvre, quoi!
louiscornelie@parroinfo.net

SCIENCE-FICTION

Un monde tout faux

DARWINIA
Robert Charles Wilson
traduit de l'anglais
par Michèle Charrier
Denoël éditeur,
collection «Lunes d'encre»
Pris, 2000, 376 pages

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

«Quelque chose» a littéralement fait disparaître une partie de la Terre en l'espace d'une nuit. La «chose» trace une sorte de cercle obliterant toute l'Europe de la mer d'Irlande à l'Afrique du Nord et des Açores aux grands plateaux de la Mongolie en incluant une bonne partie de la Russie. Là, partout, il ne reste plus rien, plus personne. Pas de villes, pas de ruines, pas de cadavres. Rien. Mais pas vraiment. Le nouveau territoire, auquel on donne bientôt le nom de *Darwinia*, est peuplé d'insectes tous plus répugnants les uns que les autres vivant en colonie parmi une flore presque préhistorique n'ayant pratiquement aucun rapport avec tout le reste de la planète. Évidemment, même si la radio n'existe pas encore, la nouvelle circule rapidement. Nous sommes en 1912. Et comme il n'y a plus d'Europe, plus d'Allemagne, de France, de Russie et d'Angleterre, il n'y a plus de Sarajevo non plus et l'Histoire n'est plus l'Histoire. Les Américains n'ont devant eux comme puissance politique et militaire que le Japon, qui est encore très loin en 1912, et les vestiges de l'empire britannique.

Évidemment aussi, on s'interroge sur le phénomène; des scientifiques «fondamentalistes» comme il y en avait encore tout plein au tournant du XIX^e voient en *Darwinia* des preuves concrètes de l'existence de Dieu ayant châtié l'Europe et ils lancent des expéditions. Le «nouveau continent», qui a gardé sa géographie d'origine, se peuple lentement. Far West encore plus sauvage que le vrai avec ses chenilles géantes, ses insectes carnassiers et sa flore inhospitalière; des villes se construisent, des conflits surgissent, un monde naît en parallèle au monde qui est le nôtre, logiquement, un pion à la fois, stratégiquement, fondamentalement différent... Et faux. Tout complètement faux.

C'est ce que découvrira péniblement Guilford Law, le héros de cette histoire de science-fiction abracadabrante qui nous amène aux confins du temps et des galaxies où des consciences parfaites ont préservé la mémoire de l'univers dans des machines parfaites... mais pas vraiment non plus puisque le principe du chaos a réussi à infiltrer les archives qui renferment l'histoire de toutes les cultures de tous les mondes ayant jamais peuplé l'univers. Ici, le temps existe toujours. Et les incursions des créatures du chaos sont en train de déchieter le tissu même de la vie en investissant des portions de mondes un peu partout, têtes de ponts dont l'existence même ne sert qu'à dévier le temps et l'histoire de leur trajectoire originelle jusqu'à l'assaut final, terminal.

Tout cela dans une langue qui colle d'abord à une esthétique toute fin XIX^e, élégante, un peu empechée, puis qui plonge dans des abîmes de densité pour amener le lecteur à des hauteurs philosophiques où le «nous» des philosophes grecs est transcrit avec une luminosité exceptionnelle. De bons moments en perspective sur votre coin de galerie lorsque se lèvera la Luna Rosa, en juillet.

LE CINÉMA D'ELIZABETH
Robert Boivin

Un roman dont l'action se déroule dans le quartier portugais de Montréal, à la fois champ de bataille des adultes et des adolescents et plateau de tournage de ce cinéma étrange que se fabrique un des personnages, Elizabeth Rodrigues, une émule de Steven Spielberg.

Éditions Nota bene

Le bonheur de lire
Un superbe récit de Micheline Morisset sur **ARTHUR BUIES**, le chevalier errant des lettres québécoises
211 p. 17,95 \$

Le plaisir de découvrir
L'aventure merveilleuse d'un navire ennemi échoué dans le Saint-Laurent
1690. L'ATTAQUE DE QUÉBEC. UNE ÉPAVE RACONTE
Illustrations couleurs
21,95 \$

Une épave raconte
1690

Des lectures intelligentes pour l'été

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

L'intelligence du vide

Les milieux du savoir offrent un terrain fertile à la parodie. Je ne parle pas du classique «roman de prof», habituellement situé dans une petite ville, mettant en scène le héros, son roman jamais terminé, les collègues de la faculté buvant ferme et potinant encore plus, et les visites d'après-cours d'étudiantes ambitieuses («sugar-assing», disait, je crois, maître Gérard Bessette). Non, je parle de ces livres dans lesquels le savoir lui-même, dans sa posture la plus autoritaire, se voit subtilement miné (et manié) par



Louis Hamelin

l'ironie de l'écriture. Un classique du genre serait *Bruit de fond* de Don DeLillo (*White Noise*, 1984), impitoyable satire des études savantes portant sur la culture populaire. *Mysterium* d'Eric McCormick, qui se déroulait bien loin de l'université, contenait une synthèse impayable de l'évolution de la criminologie déguisée en cours magistral de linguistique. Bref, pas besoin de virer nouvel âge pour entreprendre le travail de sàpe, parfois nécessaire, de la Raison raisonnante. La fiction peut produire le même effet tout en se révélant souvent plus distrayante qu'une conversation téléphonique avec un médium payé au salaire minimum.

Parmi les scientifiques qui hantent la blanche lumière des laboratoires, nul ne pourrait prétendre à plus de sérieux, au départ, qu'un spécialiste de la physique dite «pure», chargé d'expliquer aux humains leur univers. Le docteur Frankenstein se trouvait bien content d'avoir réussi à recréer un homme de toutes pièces. Le docteur Soft, lui, transformant la physique pure en une science appliquée, se fait fort de créer un univers capable de coexister avec le nôtre. Oui, un autre univers, rien de moins. Comment? Écoutons bien: «*Afin de faire adhérer l'espace Schwarzschild à l'espace De Sitter, nous avons dû développer une paire de surfaces anti-pièges, dans un système asymptotiquement minkowskien.*» Troublant. On dirait le début d'un roman d'Hubert Aquin.

L'univers du docteur Soft, au début, se présente sous la forme d'une bulle vide obtenue en comprimant de la matière. «*Soft essayait tout simplement de reproduire le big bang.*» Un peu d'ambition ne nuit pas en ce bas monde. Mais cette bulle qui, née d'une forme de parthénogenèse scientifique assistée, devrait idéalement se détacher de sa mère porteuse ontologique va plutôt y rester collée puisqu'il lui manque encore, condition essentielle à sa croissance en tant qu'univers tangentiel, une intelligence qu'elle ne peut espérer développer que par mimétisme, exactement comme un enfant qui grandit. D'abord baptisé «*espace Cauchy*» puis «*brèche*», l'embryon d'univers devient ensuite «*la lacune*». Lac, pour les intimes. Et intimes il y aura...

Philip aime Alice. Mais, de plus en plus, Alice, chercheuse attachée au projet, est attirée par Lac, fascinée par ce non-être contenant

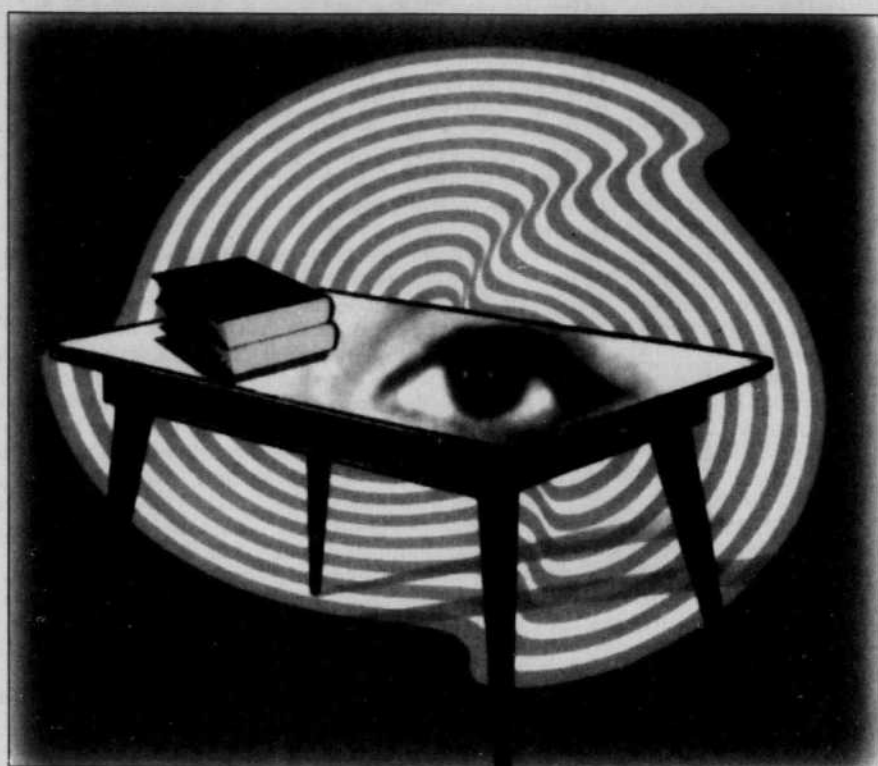


Illustration de Marion Bataille pour *Alice est montée sur la table*, de Jonathan Lethem.

toutes les possibilités. Vertu du vide. L'histoire d'amour qui unit Alice à Philip, elle, est plutôt gnagna. Quand il lui dit: «*Je veux faire adhérer mon espace Schwarzschild à ton espace De Sitter*» ou lui propose, plus loin, de faire «*un bébé monospace*», on comprend Alice de s'intéresser davantage à une lacune qui possède au moins l'avantage de ne pas être obligée de débiter des mièvreries sentimentales pour retenir son attention. Et puis, Lac ne séduit pas que par sa «nullité». Bientôt, on ne peut plus en douter: il est intelligent. Il accepte des objets, gant de boxe, sachet de colophane, boule de billard, et en refuse d'autres. Oui, non. Lac ne semble connaître que la pensée binaire, mais voilà: vouloir et refuser, c'est la base de Tout, de la perméabilité sélective des membranes des cellules vivantes jusqu'à l'ordinateur. Alice est catégorique: Lac est sélectif, donc intelligent. En fait, «*Lac est. De l'intelligence. Il n'est que ça.*» Et l'inquiétude de Philip va se muer en désespoir lorsqu'Alice, de plus en plus séduite par la virginité impeccable de ce néant primitif, va vouloir se faire accepter de Lac elle aussi, comme les gants de boxe et les sachets de colophane. Les termes éternellement problématiques de la polarité sujet-objet sont ici inversés. Alice, cédant à une vieille conception scientifique devenue désuète, se veut objective, au point d'en être «obsédée». En face d'elle, le monde encore immatériel qui s'ouvre sous le nom de Lac est en train d'accéder, lui, à la subjectivité à travers ses essais tâtonnants d'autoconstruction qui trahissent le noyau une conscience.

Peut-être pour préserver le côté «études de mœurs universitaires» (hilarant) de son histoire, Jonathan Lethem n'hésite pas à tourner les coins un peu rond. On se foute de savoir si l'expérience du docteur Soft est techniquement possible ou non. L'imagination littéraire y trouve un riche terrain pour s'exprimer, et c'est tout ce qui compte. Par contre, dans le monde d'information globale devenu le nôtre, une telle aventure de

l'esprit, si elle réussit, deviendrait certainement un événement mondial instantané. A l'échelle du millénaire qui s'achève, Soft éclipse à la fois Christophe Colomb, Einstein et Gutenberg. Car voilà une des divagations intellectuelles les plus audacieuses jamais enfantées par un cerveau humain (la théorie dite des mondes possibles, née de la rencontre des postulats de la physique quantique avec le célèbre chat de Schrödinger) qui se voit brutalement vérifiée en accord avec la méthode scientifique. Or qu'arrive-t-il? Presque rien, à part Lac lui-même, bien sûr, qui n'est rien du tout. Pas de car de CNN campant sur le campus; pas de message de félicitations du président; pas d'armée de spécialistes rameutés d'une douzaine de pays pour venir soupeser, de toute urgence, la validité des extraordinaires supputations softiennes.

A peine une conférence de presse où personne n'a l'air de se mar-

cher sur les pieds, comme si la petite ville universitaire pouvait continuer de mener une existence presque normale après avoir, dans le secret de son accélérateur de particules, réinventé la roue de la métaphysique. Il y a là comme une... lacune. Mais pourquoi chipoter sur un détail de pure vraisemblance? Le cocktail universitaire de la fin, sommet d'un genre épique, vaut le détour. Et puis Philip, l'amoureux trop terre à terre, confronté à la suprême et incorporelle richesse du vide, pourrait trouver plus simple de devenir Dieu, mal-aimé enfin capable d'aimer d'un amour infini.

ALICE EST MONTÉE SUR LA TABLE

Jonathan Lethem
Traduit de l'américain
par Francis Kerline
Éditions de l'Olivier
Paris, 2000, 252 pages

Desclée de Brouwer

COLLECTION PROCHES LOINTAINS

Une collection originale qui propose en parallèle deux réflexions, chinoise et française, sur des thèmes universels, simultanément aux deux publics. Cette collection franco-chinoise constitue une première dans un domaine culturel large.



LA BEAUTÉ

Zhu Cunming, Dominique Fernandez

À partir du mythe d'Orphée qui court dans la culture occidentale de Monteverdi à Cocteau, Dominique Fernandez poursuit la vérité de la beauté dans une réflexion éblouissante.

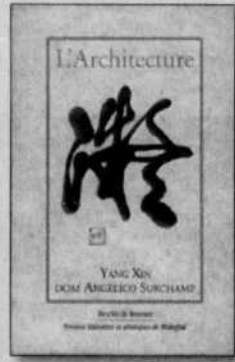
144 pages • 16,95 \$

L'ARCHITECTURE

Wang Xin, Dom Angelico Surchamp

Plus que le simple combat de l'homme face aux éléments, face à la matière, l'art de bâtir traduit une vision du monde.

144 pages • 16,95 \$



LE GOÛT

Gong Gang, Paul Ariès

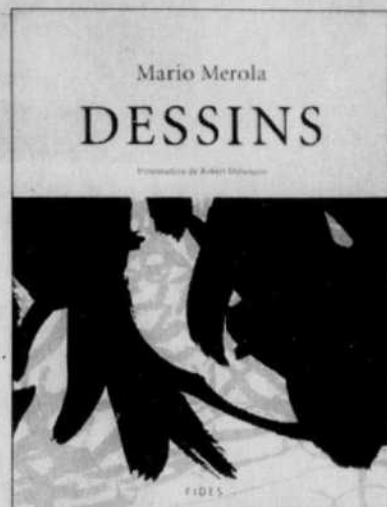
«Le bon goût est-il soluble dans la modernité?» Un échange de vues qui ravira les amateurs des plaisirs de bouche.

126 pages • 16,95 \$

Coédition Presses littéraires et artistiques de Shanghai

DISTRIBUTION FIDES

Lectures d'été



Mario Merola

DESSINS

Présentation de Robert Melançon



Mario Merola

DESSINS

Présentation de Robert Melançon

«À vingt ans, je voulais que mon dessin soit le plus parfait, dans le sens qu'il puisse traduire une intention claire et définitive. Mais avec le temps et une plus grande liberté d'expression, j'ai acquis la conviction que l'action même de dessiner (et dans ses meilleurs moments) déborde l'intention pour nous ouvrir à des voies inédites et à un dépassement.»



Benoît Lacroix

LA FOI DE MA MÈRE

Un récit très personnel qui permet de découvrir le lien entre l'héritage reçu et la foi d'aujourd'hui.

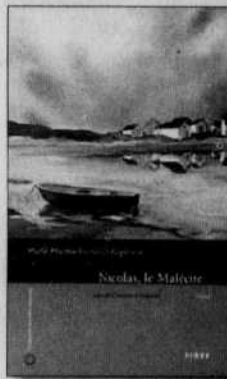
«Un cadeau du ciel et du siècle pour les amants de la culture populaire traditionnelle canadienne-française.»

Louis Cornélius, *Le Devoir*

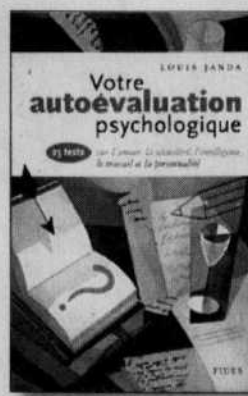
Bellarmin
560 pages • 29,95 \$

Marie-Marthe Fortin-D'Argenson
NICOLAS, LE MALÉCITE

suite de *L'homme d'Anticosti*
À travers le personnage attachant de Nicolas et son ardente soif de vivre, voici une histoire palpitante, héroïque et parfois tragique, des valeureux pionniers qui ont peuplé le Labrador et le Grand Nord québécois.



Coll. Grandes Histoires
234 pages • 16,95 \$



272 pages • 16,95 \$

Louis Janda
VOTRE AUTOÉVALUATION PSYCHOLOGIQUE

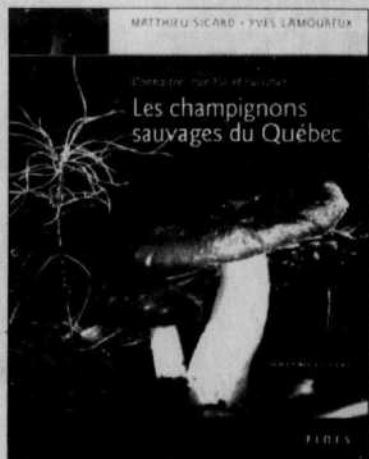
25 tests sur l'amour, la sexualité, l'intelligence, le travail et la personnalité

Les mordus de tests psychologiques trouveront, dans les résultats de chacun de ces tests, une juste appréciation de leur personnalité et une marche à suivre dans la recherche du mieux-être.

Matthieu Sicard et Yves Lamoureux

Connaître, cueillir et cuisiner LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC

Un magnifique guide mycologique qui se démarque des autres par la qualité exceptionnelle des photographies, la description détaillée de chaque espèce et des recettes originales.



Tout en couleurs, 400 pages • 34,95 \$

Des livres pour tous

FIDES

LE CRI DES OISEAUX FOUS
dany laferrière

Un dernier tour de piste avant l'exil, dans un Point-au-Prince hallucinant, véritable capitale de la douleur, cite exsangue et si attachante qui réunit sous un même ciel damnés de la terre, prostituées, monstres sanguinaires, prophètes et dieux des ténèbres.

Photo: Martine Doyon

Dans la collection LE CRI DES OISEAUX FOUS

des livres POUR un bel été

Maurice G. DANTEC

Le Théâtre des opérations

Journal métaphysique et polémique 1999

Gallimard 29,95\$

"L'homme est une catastrophe naturelle..."

La biologie, la cybernétique, l'évolution mais aussi - et surtout - le destin des religions irriguent cette grande colère lestée d'une bonne dose d'humour et de polémique assassine.



Dominique ROLIN

Journal amoureux

Gallimard 23,95\$

40 ans d'amour fou pour un homme de 25 ans son cadet, une passion sous le signe de la joie, de la clandestinité, donc de la liberté. À 87 ans, Dominique Rolin nous donne une leçon de jeunesse, de lucidité et de tendresse.



Philippe SOLLERS

Passion fixe

Gallimard 27,95\$

Dans un roman troublant, Sollers rend grâce à celle qui lui a inspiré la seule "passion fixe" de sa vie, mais comme toujours chez lui, l'intrigue est un prétexte à une critique de la "tyrannie" qui s'exerce sur notre société.

Annie ERNAUX

L'Événement

Gallimard 18,95\$

Ce n'est pas précisément un "livre d'été", mais le compte-rendu bouleversant d'un avortement voulu, le récit d'une douleur, d'une beauté rarement atteinte.



Pascal QUIGNARD

Terrasse à Rome

Gallimard 24,95\$

Ce court et beau roman s'apparente à un livre de sagesse, réflexion sur le métier d'artiste, méditation sur la vie, ses âges et ses bonheurs. Par l'auteur de "Tous les matins du monde".

GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE 2000

Catherine CUSSET

Le Problème avec Jane

Gallimard 29,95\$

Le portrait chaleureux et beau d'une femme d'aujourd'hui en quête de sexe et de fidélité.

"Une histoire contemporaine qui tient à la fois de Hitchcock, de Beauvoir et surtout d'elle-même... À la fois efficace et inspiré!"

Dominique Bona



Sans oublier L'Adversaire de Emmanuel Carrère, P.O.L., 27,95\$, Balzac et la Petite Tailleuse chinoise de Dai Sijie, Gallimard, 24,95\$, La Débauche de Tardi et Pennac, Futuropolis/Gallimard, 24,95\$ et en Folio Junior : la série des Harry Potter de J.K. Rowling et la série À la croisée des mondes de Philip Pullman.

GALLIMARD

LIVRES

LE FEUILLETON

Le pouvoir de vérité de ce qui est faux

CITY
Alessandro Baricco
Traduction de l'italien
par Françoise Brun
Éditions Albin Michel, collection
«Les Grandes Traductions»
Paris, 2000, 364 pages

Je ne sais si Alessandro Baricco est typique de sa génération (les quarante ans) ou si, même là, il se montre singulier, mais il a l'étrange habitude de ne jamais refaire deux fois la même chose, comme s'il prenait le pari, à chaque roman, de recommencer à neuf, de se défaire de sa vieille peau pour apparaître sous un jour nouveau.

Une chose est sûre, Baricco adore raconter des histoires, et c'est d'ailleurs ce qui a amené près d'un million d'Européens à lire son troisième roman, *Soie*, et à en ressortir ravis. Son succès de librairie tient-il à cette faculté qu'il a de raconter des histoires qui nous touchent? Un fait demeure: il gagne à chaque fois son pari. Et toujours avec beaucoup d'élégance et de talent.

En un sens, il me fait penser à un joueur, à un enfant joueur, terriblement alerte et volontaire quand il s'agit d'entreprendre une nouvelle aventure, une nouvelle équipée, et diablement malin quand il doit convaincre ses camarades (les lecteurs) de lui faire confiance et de le suivre dans les dédales de son imagination. «À ma table de travail, j'écris pour un lecteur, un type assis en face de moi, je me dois de retenir son attention. [...] peu à peu, il me fait confiance, je peux me permettre d'être un peu plus exigeant, il commence à me ressembler un peu», confiait-il dernièrement à *Libération*.

Un jeu de miroirs, donc? Il en faut toujours un peu puisque la littérature agit à la manière d'un transfert amoureux. Il faut reconnaître la forme en face de soi et désirer s'y investir. Alors, quand un auteur vous pose la question suivante dès l'amorce de son récit:

"Alors, monsieur Klausner, est-ce que Mami Jane doit mourir?" — et que vous apprenez par la suite que Mami Jane est la mère d'un super-héros aveugle, Ballon Mac, qui est dentiste le jour et, la nuit, combat le Mal grâce aux pouvoirs très particuliers de sa salive, et que Mami Jane elle-même collectionne les vieux scalpels d'Indiens et joue de la basse dans un orchestre de blues dont elle est le seul représentant blanc, vous vous demandez vraiment dans quoi vous êtes tombé.

Une bédé, une parodie de la littérature jeunesse, une fenêtre sur le merveilleux monde de l'édition populaire, une fantaisie, un western? Soyez patient. Vous découvrirez bientôt toute la force ludique de cet auteur qui s'amuse de tout avec le même bonheur et ne tombe jamais en panne d'imagination, quitte à vous faire glisser en douce dans une histoire abracadabrante.

La chaîne des épiphanies

...Abracadabrante comme cette histoire de référendum (la question sur Mami Jane) qui devrait permettre d'adapter le produit au public et de faire augmenter les ventes de cette bédé dont la cote est à la baisse. Ou celle de cette téléphoniste, Shatzy Shell, qui va se lier au jeune garçon de 11 ans qui l'appelle (Gould, déjà Prix Nobel et qui se trouve le héros central de ce roman) pour l'avertir de ne pas s'inquiéter si Diesel (un géant) et Poomerang (un muet) viennent faire du grabuge dans la boîte; ou de ce père militaire qui n'est jamais là mais téléphone à son fils (Gould) tous les vendredis soir à la même heure... Et tous ces professeurs qui ont développé des théories aussi complexes que farfelues pour essayer d'expliquer le monde ou le comportement des hommes, sans compter quelques personnages de western qui reviennent régulièrement au fil du récit pour nous raconter une histoire parallèle qui va prendre de plus en plus d'importance vers la fin.

Enfin, comme si tout cela n'était pas suffisant, cette histoire d'entraîneur et puis de quelques boxeurs dont les matchs sont retransmis et commentés à la radio (en capitales dans le texte). En somme, un mélange d'histoires et de personnages disparates qui ne peuvent tenir ensemble dans un même récit que s'ils sont tous également fictifs... Curieusement, avec Baricco, ça marche. Il ne s'agit pas de croire en la réalité de ses personnages mais en leur fonction narrative, en leur capacité d'induire du récit. Chacun est un éclat du monde ou d'un fragment du monde qu'il reflète, mais tous ont en commun de chercher leur sens dans le récit qu'ils font de leur propre vie. Et bien entendu, comme dans tous les romans de cet auteur, ils sont marginaux, déphasés, en quête d'identité. En d'autres mots, de véritables têtes chercheuses de sens. Celle qui nous semble la plus simplette, Shatzy Shell, se révèle à la fois douée de cœur et de poésie, voire un peu phénoménologue. «Quand ça l'arrive de voir l'endroit où tu seras sauvé, c'est toujours du dehors que tu le regardes. Jamais tu n'es dedans. C'est ton endroit, mais toi, tu n'y es jamais. [...] Par ailleurs, je sais pas si vous l'avez remarqué vous aussi, en général, s'il y a quelque chose qui te frappe comme une révélation, tu peux parier que c'est du toc, je veux dire quelque chose qui n'est pas vrai.» Elle qui est bavard comme pas une constate par ailleurs que «la vraie vie ne parle jamais».

Gould, lui, connaît d'étranges moments de perte de réel, comme ce jour où ses deux fictions de lui-même — Diesel et Poomerang — tombent au beau fixe devant un talon aiguille noir planté au beau milieu de la rue, ce que le professeur Martens, dans sa leçon n° 14, va s'empêcher d'expliquer en parlant d'épiphanies d'objets «échappées à l'équivalente insignifiance du réel [comme] de minuscules blessures à travers lesquelles il nous est donné de deviner [...] la plénitude de certains mondes».

Et que dire du professeur Mondrian Kilroy dont toute la vie est passée à étudier les objets

courbes! «Il avait l'intime conviction que la présence de surfaces courbes dans l'index de l'existant était tout autre qu'accidentelle et qu'elle représentait même en quelque sorte l'échappatoire permettant au réel de se soustraire à son destin de structure forte, orthogonalement organisée et fatalement bloquée.» A elles seules, les pages où il nous explique sa découverte et sa compréhension des *Nymphéas* de Claude Monet sont dignes d'une anthologie! Et je ne vous ai encore rien dit du western qui se tisse en filigrane au cœur du récit principal. C'est à la fois hilarant et terriblement mystérieux, au point où j'en aurais vraiment beaucoup voulu à l'auteur s'il n'avait pas donné la solution de son théorème de l'horloge dans les dernières pages, ce que j'ai craint un moment.

Gravité et légèreté

Bien sûr, il arrive que son récit se fasse un peu long et qu'on trouve inutiles certains passages ou certains développements, mais il y a chez Baricco une telle envie d'inventer et de fabuler, une telle virtuosité dans la fabrication de l'œuvre, qu'on finit toujours par lui pardonner ses excès. Lui qui dit que ses romans paraissent complexes mais qu'ils paraissent simples aux utilisateurs de Windows se trompe sans doute. Je crois exactement le contraire.

Mais je peux comprendre un auteur fasciné par la plasticité de l'imaginaire et qui croit qu'on n'échappe pas aux formes de son temps. Rassembler par des fils invisibles un tel patchwork et faire en sorte qu'on ne s'ennuie pas, voire qu'on y trouve de quoi réfléchir et méditer, est en soi un pari. D'autant plus que derrière toute cette légèreté, toute cette affabulation galopante, demeure toujours cette gravité qui lui est propre et qu'on retrouve dans tous ses romans. On se demande bien ce qu'il pourra inventer la prochaine fois sans avoir le sentiment de se répéter. Mais je ne m'inquiète pas trop... Il y en a qui sont faits pour la métamorphose parce qu'ils ont compris, au fond, que rien ne change jamais.

denisjp@mlink.net

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Attrayants bords de mer bretons

LA MAISON DE LA SOURCE
Irene Frain
Fayard
Paris, 2000, 382 pages

LE GARDIEN DU FEU
Anatole Le Braz
Terre de Brume
Rennes, 2000, 184 pages

LA SEXUALITÉ D'UN PLATEAU DE FRUITS DE MER
Jean-Pierre Otte
Julliard
Paris, 2000, 118 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Placez-vous au bout de la péninsule gaspéenne et regardez tout droit. Peut-être apercevrez-vous la maison d'Irene Frain, le phare du Cap-Sizun ou une crique rocheuse de la côte sauvage. Frain, Le Braz et Otte ont encore les pieds dans l'eau chatoyante, face aux estuaires ensablés, les yeux levés vers le ciel qui donne des idées. Avec *La Maison de la source*, Irène

Frain nous ramène au quotidien de son enfance, dans son portrait de famille. A Sainte-Anne-d'Auray, le 26 juillet, jour du pardon. A côté des pontons, figée à la vue des voiles joliment ferlées. Voir l'océan noir, l'océan blanc, le vide, le néant. Elle évoque les miracles et les mystères des incantations marines. Retour à la terre: il faut de la joie, du monde, une maisonnée vivante pour que l'onde glisse dans les choses. Et c'est au cours de ce transfert que la poésie du vent dépose ses ailerons fantasmagiques, suggère-t-elle, verse un petit verre d'azur — à votre santé! —, assoit sur un nuage ou fait toucher la coque bleue du ciel.

Elle a le don d'évoquer les Bretonnes, leurs jacasseries, leurs petites manies culinaires, ménagères, provinciales; on voit sauter des coiffes blanches, des tabliers épinglés et des colliers en graines de melon. La récolte est engrangée, les souvenirs classés. Un vent de nostalgie passe; on évoque aussi la guerre. Les modes vacancières arrivent, et la modernité: Irène grandit en même temps, mémoire vive, répartie alerte. Elle garde la saveur de son enfance heureuse et nous la conte simple-

ment, goûteuse, colorée, à phrases précises, bien ponctuées. C'est clair comme un ciel d'été.

Cap sur les hommes de la côte

Le Gardien du feu est une réédition d'un ouvrage oublié, paru d'abord en feuilleton en 1899, dans un journal de Quimper. Anatole Le Braz, conteur et lettré du temps, y raconte un fait divers: un gardien de phare, jaloux, assassine sa femme, à demi folle, qui arpente les chemins, suivie de la ribambelle de leurs enfants. Condamné à sept ans de réclusion, il trouve la mort dans la prison de Quimper.

L'intérêt de ce livre réside dans la résurgence de la culture celte de la Bretagne. Elle ravive le portrait d'une âme tourmentée, tendue entre l'amour probe et calme des hommes du pays de Léon et l'appel des sortilèges des filles de Trégor. Une lutte entre la constance et la légèreté s'installe, entre l'homme du territoire clos et la fée; en somme, la dualité dans un microcosme. L'isolement crée l'enfer; la mer, une frontière. La nature semble s'ingénier à attiser le feu couvant des drames. C'était au temps où les gens connaissaient toutes les nuances d'une terre, d'un cap ou d'une île à l'autre. C'est encore ce lui d'aimer lire, comme dans les légendes, les couleurs humaines de la mosaïque bretonne, avec ses noms propres, ses flaque et ses odeurs de varech.

L'amour en coquille

Il fallait s'appeler Otte pour penser à *La Sexualité d'un plateau de*

fruits de mer. Oui, vous saurez tout sur le zizi, comme disait Pierre Péret dans sa chanson. Encore faut-il être équipé! Il semble que la nature se soit livrée à beaucoup d'essais en la matière. Pourtant, ils ont tous des pratiques amoureuses, l'oursin, la seiche, le crabe, la moule et l'huître, l'étoile de mer, le homard, la langouste ou la crevette. C'est l'ouvrage le plus drôle que j'aie lu cette année. Non que le sujet soit comique: tout est exact, scientifique. Mais Otte est un merveilleux conteur, et il faut rencontrer ces animaux, humanisés par sa plume allégorique, un jour de lecture à la plage. Eclats de rire garantis, échanges de sourires en perspective.

Saviez-vous que les crevettes nagent en couple? Que les homards s'étreignent tendrement? Que le poulpe a le baiser tentaculaire, et le crabe, la contorsion difficile avec sa cuirasse blindée? L'étoile de mer a la danse sophistiquée, avec ses multiples points sensoriels sensibles à toutes les variations de la lumière. Tous ont appris le ballet, même les mollusques et les espèces bivalentes au pied gluant. Chaque page est un bijou d'écriture. Le monde marin, souvent réputé austère, s'y anime de préliminaires ondoiyants et de mille attachements délicats. Sur l'assiette, en prime, on dépose l'algue et le saumon. Avec leur sens olfactif étonnant et leurs manières d'espèces qui s'appartient dans l'océan avec un sens de la fête surprenant.

Après ce livre, il est à craindre que votre plateau de fruits de mer ne vous regarde avec de grands yeux.

La référence statistique en nouvelles technologies et organisations!

Le commerce électronique
198 pages 22,50 \$

La sécurité et la protection de l'information
102 pages 19,95 \$

L'informatisation des entreprises
186 pages 22,50 \$

INFO MÈTRE COLLECTION

cefrío
votre lien avec l'avenir

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

Lettre de juin (extrait)

Nous sommes devant un regard enfin et nous montrons notre vie pour qu'elle flambe. Qu'elle sorte de la grisaille et qu'elle flambe, tous morceaux s'appelant les uns et les autres, se signant, s'attachant ensemble pour devenir une seule ardeur. Une offrande. Nous avons à un tel point besoin d'offrir notre vie. Le monde ainsi s'illumine.

Je l'écrirai encore demain, Éditions du Noroît, 1995.

En hommage à **Geneviève Amyot** (1945-2000)

LIVRES
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Des gens comme vous et moi, ou presque

ROBERT CHARTRAND

Après les équipées romanesques un peu folles que je vous suggérais la semaine dernière, en voici de plus sages, de ces fictions qui se donnent l'air de ne pas en être, dont les personnages ont des têtes qu'on jurerait avoir déjà aperçues quelque part. On peint des mœurs, on découpe des tranches de vie: ce sont des romans réalistes, pas forcément honteux de leurs mensonges. Ils racontent des histoires plausibles dont les protagonistes sont des héros de l'ordinaire qui ne peuvent occuper à eux seuls toute l'histoire.

Nadine Devaux, dans *S.O.S. Amour* (Lanctôt/Shelton), est allée au plus simple. Au départ, un homme et une femme, Angélique et Bernard, qui ne se connaissent pas. Ils se ressemblent — et se conviennent peut-être — sans le savoir. On pourrait dire d'eux qu'ils sont bien sous tous rapports. Leur situation est confortable. Comme tant d'adultes d'aujourd'hui, ils ont mieux su mener leur carrière que leur vie amoureuse. Ils sont fraîchement divorcés, donc libres, et un brin esseulés. Chacun s'abonne à Télé-Amour, une de ces messageries téléphoniques où les cœurs sont mis à l'encan. Et comme le hasard aime bien se faire tirer l'oreille, Bernard et Angélique vont faire de drôles de rencontres. Lui va notamment se retrouver dans un «*pare safari*», puis tomber sur une «*belle de nuit*»; elle va assister à un «*bal des vampires*» et traverser une «*course des miracles*». Mais ils font bien de ne pas désespérer, car un beau jour...

Admettons que le narrateur du dernier roman de Jean-Marie Poupard (*On a raison de faire le caméléon*, Leméac) soit, comme il dit, étudiant en lettres et qu'il ait choisi

le pseudonyme stendhalien de Julien Sorel pour ne pas se compromettre. Que sa mère soit morte tout récemment. Qu'il ait des dettes de drogue et qu'un personnage louche lui offre — sans possibilité de refus — de les rembourser en assassinant un avocat véreux. Qu'il doive d'abord, pour prouver sa bonne foi, tuer quelqu'un d'autre, n'importe qui, au choix. Nous voici donc en plein roman noir, mais Poupard est un écrivain facétieux qui aime bien mener ses lecteurs en bateau. Son personnage relate ses mésaventures avec le sourire: à quoi bon s'en faire puisque toute fiction littéraire est une illusion, que les histoires qu'on raconte dans les romans ne sont que des canulars... Celui qui se raconte ici a beaucoup à faire, mais il aurait tout de même pu soigner davantage les enchaînements de son récit et céder moins souvent à son goût de la périphrase lourde. Ce n'est pas parce qu'on fait le caméléon qu'il faille négliger son camouflage.

Les pauvres, les marginaux ne sont pas des lâches ou des tarés. Ce sont les laissés-pour-compte de la société, des gens ordinaires que la malchance a frappés. Ainsi sont ces personnages de femmes et d'hommes, devenus malgré eux *Bohémiennes et moutons noirs* dans le roman de Josette Labbé (Stanké). Les adultes sont séparés ou divorcés; ils s'occupent tant bien que mal de leurs enfants. Les jeunes sont malheureux, certains sont tentés par le suicide. Mais il y a de la chaleur dans ce quartier populaire, une certaine vie communautaire. On se voit, on se confie parfois aux autres, on s'entraide, on essaie de se consoler. Car en dépit des défauts et des faiblesses, le fond de chacun est bon, et le désespoir n'est que passager. Ces personnages entreprennent de se ressaisir par la for-

ce de la volonté, et grâce aux références culturelles sont d'ailleurs très nombreuses dans le roman de Bougé: du cinéma au personnage enfantin de Caillou en passant par la musique de Brahms ou la voix de Cecilia Bartoli, on emprunte mille détours pour parvenir à la «vérité» de ces personnages de femmes modernes, séparées de leur mère par le mur des générations.

Il y a des romans qui, après un début intéressant, se gâtent en cours de route. L'inverse est plutôt rare. Or c'est le cas du roman de Marguerite Beaudry, *Le Verglas comme miroir* (éditions Trait d'union). Le titre sent le message, et la situation de départ fait craindre qu'on ait affaire à quelque «*harlequinade*»: la narratrice, une femme de 35 ans, a été défigurée par une branche (!) et se fait refaire le visage... de sa mère, qui était belle, séduisante et volage. Serions-nous dans une variante romanesque de *Ma mère, mon miroir* de Nancy Friday? Cette femme qui veut s'approprier la beauté qu'elle enviait à sa mère se pose l'éternelle, la lancinante question de sa propre identité. Dans son journal intime et lors de séances de psychanalyse, elle cherche à se situer. Elle se débat au présent avec les fantômes du passé, la figure de la mère disparue mais aussi celle du père, bien vivant, beau lui aussi, et qui était un violoniste de talent. Ce père séduisant qu'elle a peut-être cherché à séduire en s'entichant de son accompagnateur... Qui aime-t-on? Pourquoi agit-on de telle manière et non de telle autre? Tel motif apparemment évident n'en dissimule-t-il pas un autre, moins avouable? Ce sont un peu toutes ces questions qu'explore le personnage principal du roman de Beaudry, qui se révèle bien plus subtil qu'on ne l'aurait cru.

siècle, Girolamo Cardano. Les références culturelles sont d'ailleurs très nombreuses dans le roman de Bougé: du cinéma au personnage enfantin de Caillou en passant par la musique de Brahms ou la voix de Cecilia Bartoli, on emprunte mille détours pour parvenir à la «vérité» de ces personnages de femmes modernes, séparées de leur mère par le mur des générations.

Il y a des romans qui, après un début intéressant, se gâtent en cours de route. L'inverse est plutôt rare. Or c'est le cas du roman de Marguerite Beaudry, *Le Verglas comme miroir* (éditions Trait d'union). Le titre sent le message, et la situation de départ fait craindre qu'on ait affaire à quelque «*harlequinade*»: la narratrice, une femme de 35 ans, a été défigurée par une branche (!) et se fait refaire le visage... de sa mère, qui était belle, séduisante et volage. Serions-nous dans une variante romanesque de *Ma mère, mon miroir* de Nancy Friday? Cette femme qui veut s'approprier la beauté qu'elle enviait à sa mère se pose l'éternelle, la lancinante question de sa propre identité. Dans son journal intime et lors de séances de psychanalyse, elle cherche à se situer. Elle se débat au présent avec les fantômes du passé, la figure de la mère disparue mais aussi celle du père, bien vivant, beau lui aussi, et qui était un violoniste de talent. Ce père séduisant qu'elle a peut-être cherché à séduire en s'entichant de son accompagnateur... Qui aime-t-on? Pourquoi agit-on de telle manière et non de telle autre? Tel motif apparemment évident n'en dissimule-t-il pas un autre, moins avouable? Ce sont un peu toutes ces questions qu'explore le personnage principal du roman de Beaudry, qui se révèle bien plus subtil qu'on ne l'aurait cru.

RÉCITS DE VOYAGE

Dr Livingstone, je présume...

VOYAGES DE DÉCOUVERTES EN AFRIQUE

ANTHOLOGIE, 1790-1890

Alain Ricard
Robert Laffont
collection «Bouquins»
1059 pages

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le tourisme extrême est à la mode. Comme les sports extrêmes. Comme l'extrême droite dans certains coins de la boule, mais ça n'a aucun rapport.

Nos contemporains repus, rotant dans leur mangeoire, multiplient artificiellement les occasions de sensations fortes. Quand on passe dix heures par jour dans un cubicule, comme ce pauvre Dilbert, il n'y a rien comme la traversée du désert de Gobi, à dos d'éléphant, marchant à reculons, pour se prouver qu'on est encore en vie. Deux semaines par année. Assurances Croix-Bleue en sus.

Sans compter les professionnels de l'extrémité. Tous ces plein-airistes qui se bousculent pour avoir l'insigne honneur de devenir le 3542^e à grimper sur le toit du monde, le 441^e à descendre jusqu'au pôle Sud. Le virus Bernard Voyer s'étend comme de la margarine hyperénergisante sur du pain 23 grains. Le Paris-Dakar, ça vous dit quelque chose? «*Cinq cents connards sur la ligne de départ, 550 blaireaux sur leur moto*», chantait Renaud. Même les filles

s'en mêlent avec leur course de Gazelles. Arrêtez le Hummer, je veux descendre!

Franchement, c'est de l'aventure de devanture. De la petite bière par rapport aux vraies aventures d'autrefois. Magellan a entrepris la première circumnavigation sur un rafirot gossé, comme les Vikings ont atteint l'Amérique avec de grosses chaloupes. Amundsen ne portait pas de Kanuk efficace à moins mille degrés. Hillary et Norgay ont été les premiers tout là-haut, et ça aurait dû suffire.

L'anthologie concoctée par Alain Ricard présente des héros de cette trempe. Des Européens qui ont entrepris pendant un siècle de fouiller le continent africain. Des voyageurs de l'impossible comme le Français René Caillié, premier Blanc à faire l'aller-retour jusqu'à la mythique cité de Tombouctou, dans les années 1820. D'humble extraction, son père étant au bagne, Caillié entre au service d'un commerçant du Sénégal alors qu'il n'a que 16 ans. Il apprend l'arabe et le wolof. Il développe une obsession pour la recherche de Tombouctou. Il y arrivera en se faisant passer pour un musulman en route vers La Mecque. Le voyage amorcé en 1827 va durer 20 mois et l'entraîner dans mille et une péripéties, dont une embuscade de pillards peuls, dont il sera le seul de sa caravane à sortir vivant. «*Je crois que ce qui les empêcha de me massacrer fut la crainte de gâter mes vêtements, qui leur parurent un riche butin*», note alors laconiquement le bougre sauvé par son boubou.

Le journaliste Henry Morton Stanley est de la même graine. Parti à la recherche du Dr Livingstone, missionnaire-explorateur profondément anti-esclavagiste, disparu depuis vingt ans, il va le retrouver dans un petit village du fin fond de la jungle. La banale salutation — «*Doctor Livingstone, I presume*» — est depuis devenue une petite phrase mythique.

Comme le rappelle l'éclairante préface du présentateur, l'explorateur n'est pas un simple voyageur. Son entreprise exceptionnelle se veut scientifique et politique. Elle est d'ailleurs relayée par des associations, encouragée par les gouvernements ou les Églises.

Au total, l'anthologie propose 45 récits. La plupart des auteurs étaient sujets britanniques. L'Allemagne, qui n'avait pas encore réalisé son unification politique mais qui dominait déjà la culture européenne dans ses universités hors pair, a également servi de creuset à de très grands explorateurs, dont six figurent dans l'ouvrage. On y croise aussi un Hongrois, un

Suédois et six Français seulement, même si la France allait devenir une des grandes puissances coloniales du continent.

Les récits sont regroupés autour de quatre grandes parties, correspondant à quatre moments de l'exploration autour de quatre grands fleuves africains: le Niger, le Zambèze, le Nil et le Congo. La plupart des textes sont encore «présentables» aujourd'hui, malgré quelques inévitables pointes racistes, malheureusement dans l'esprit de ce temps.

D'ailleurs, au bout du long compte de plus de mille pages, cette anthologie plaît peut-être moins pour les récits fabuleux des découvertes successives que comme concentré de mentalité: l'histoire des explorations de l'Afrique propose aussi l'histoire de la construction des représentations de l'Afrique.

Tout comme, un jour, l'histoire du tourisme et du sport extrême témoignera de notre époque blasée suscitant des stimulations artificielles...

des livres POUR un bel été

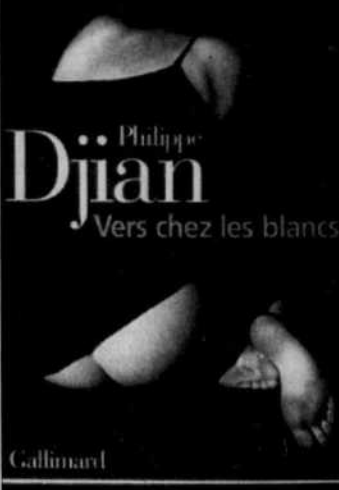
Philippe Djian

Vers chez les Blancs
Gallimard 29,95\$

Sur fond de blessure intime, Djian met en scène un écrivain en perte de vitesse qui, dans un tourbillon sexuel, va trouver les voies de la rédemption.

«*Un bon Philippe Djian, romanesque et porno. Et drôle.*»

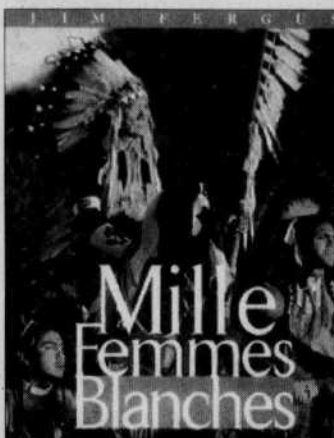
Libération



Yves Courrière

Jacques Prévert
Gallimard 44,95\$

Portrait d'une époque, portrait d'un personnage qui n'était pas un enfant de chœur, voici l'autre Prévert, inapprivoisable, libre!



Jim Fergus
Mille Femmes Blanches
Le Cherche-Midi 29,95\$

Au 19^e siècle un chef Cheyenne propose au Président des États-Unis de lui livrer mille femmes blanches contre mille chevaux. S'inspirant de ce fait réel, Jim Fergus a écrit un roman-épopée qui aurait pu s'intituler «*Danse avec les fous*».

En librairie le 21 juin 2000

Paul Webster

Consuelo de Saint-Exupéry : La Rose du Petit Prince

Éditions du Félin 27,95\$

La biographie sans complaisance d'une redoutable mangeuse d'hommes. «*Consuelo fut la preuve qu'une vie sentimentale bien gérée peut être plus rentable qu'une hacienda.*»

Paul Webster



En librairie le 21 juin 2000

Christine Kerdellant
le prix de l'incompétence



Christine Kerdellant

Le Prix de l'incompétence
Denoël 32,95\$

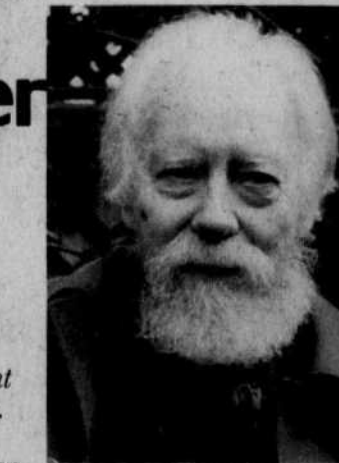
Coca-Cola, Kodak, IBM, BIC, Minitel, Renault, Danone, Harley-Davidson, etc. : l'auteur, journaliste et professeur à HEC, raconte l'histoire des grandes erreurs de management tout en dégageant les leçons qu'on peut en tirer en matière de stratégie, de marketing et de communication. Un livre pour rendre modestes les dirigeants d'entreprise!

François Nourissier

À défaut de génie
Gallimard 32,95\$

Salué par l'ensemble de la critique pour une fois unanime, voici toute la mémoire de François Nourissier dans un fascinant livre d'exploration française. Superbe... et délectable!

Marc Lampron



Sans oublier L'Adversaire de Emmanuel Carrère, P.O.L., 27,95\$, Balzac et la Petite Tailleuse chinoise de Dai Sijie, Gallimard, 24,95\$, La Débauche de Tardi et Pennac, Futuropolis/Gallimard, 24,95\$ et en Folio Junior : la série des Harry Potter de J.K. Rowling et la série À la croisée des mondes de Philip Pullman.

GALLIMARD

lire pour faire un instant

Nicolas Dickner
L'ENCYCLOPÉDIE DU PETIT CERCLE

Nouvelles 113 pages 16,95\$

LES EFFETS PERVERS

martin gagnon

Un roman noir étonnant, outrancier, imprévisible qui secoue nos bonnes consciences, questionne nos libertés individuelles et critique le psychologisme à la mode.

ESSAIS ÉTRANGERS

Artisans tourmentés de notre bonheur

L'EUPHORIE PERPÉTUELLE
Pascal Bruckner
Grasset
Paris, 2000, 270 pages

Le Bonheur? Pascal Bruckner affirme que le christianisme reportait la question: c'est dans l'autre monde, dans la vie éternelle que nous connaîtrions la béatitude. L'ici-bas, passage exclusivement désagréable, avait précisément pour fonction de nous permettre de gagner ou de perdre «notre» ciel.

La Renaissance, version scientifique, et ensuite les Lumières échafaudèrent le projet de ramener le paradis sur terre. Les philosophes déclarèrent qu'en annihilant les hiérarchies, les superstitions (bref, la religion; autant de synonymes, notamment pour Voltaire), nous pourrions enfin, à l'aide de la Raison toute-puissante, être les artisans de notre propre bonheur. Les Américains constituèrent le droit au bonheur, du moins à sa recherche. Au XIX^e siècle, Marx affirma justement qu'abolir «la religion en tant que bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel».

L'idéal moderne était-il trop ambitieux? Trop utopique. Le mieux est l'ennemi du bien, comme on le sait. Et idéologisée, la quête du paradis terrestre a mené à des dérapages inouïs, de véritables enfers inédits qu'on nomme goulag ou camps de la mort. Bonheur, que de crime a-t-on commis en ton nom! (L'on pourrait ajouter que l'utopie technique — la science, «notre dernière grande aventure, notre dernier grand récit», écrit Bruckner — pourrait nous réserver de tels lendemains qui déchantent.)

Avec ce que Luc Ferry a nommé la «pensée soixante-huit» et, peu après, l'effondrement du marxisme, le bonheur est devenu une affaire de plus en plus personnelle, individuelle. La filière situationniste militait pour une conception du bonheur comme antirefoulement constant. Il s'agissait de «vivre sans temps mort», de «jouir sans entraves», de se plonger dans «l'effervescence créative 24 heures sur 24» (Raoul Vaneigem). Bruckner démontre que cette critique hippy de la consommation a paradoxalement préparé le terrain pour une ère de consumérisme total. Les slogans précités devenant ceux «de la marchandise et de l'information qui circulent 24 heures sur 24

sans pauses ni frontières». Faux bonheur, responsable, pour une bonne part, des insatisfactions des Occidentaux contemporains et de leur fuite dans d'autres «techniques de félicité», notamment le bouddhisme. (Bruckner a des mots très durs sur le bouddhisme tel qu'importé et frelaté en Occident. Il dénonce aussi vertement les complaisances du dalaï-lama, qui se prête à cette récupération.)

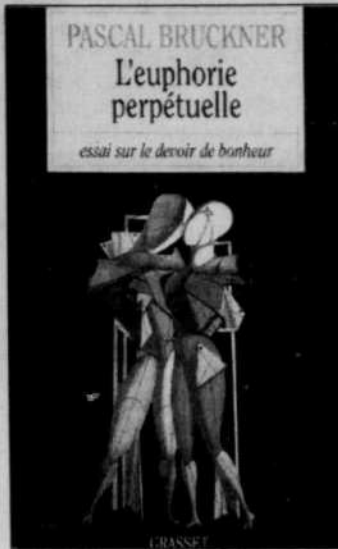
Vaste question

Ainsi peut-on résumer rapidement cet essai court mais ambitieux, comprenant plusieurs passages pénétrants et quelques belles envolées contre l'air du temps qui font mouche. Pascal Bruckner a l'habitude de s'en prendre à la tyrannie douce et dissimulée d'obligations sociales de toutes sortes. Dans *Au coin de la rue l'aventure*, avec Alain Finkielkraut, il soulignait qu'il n'est pas nécessaire de courir de par le monde pour vivre des expériences marquantes. Dans *Le Nouveau Désordre amoureux*, il pestait — encore avec «Finky» — contre l'orgasme obligatoire, le sexe comme performance. Dans *La Tentation de l'innocence*, en solo cette fois, il décryptait la tendance croissante des hommes contemporains à se présenter comme des victimes. Dans *L'Euphorie perpétuelle*, l'orgasme et la victimisation obligée cèdent la place au «bonheur», un «devoir» que la société ne cessera de nous contraindre à respecter.

Comparé aux précédentes cibles (aventure, orgasme, victimisation), l'objet, cette fois, semble plutôt flou. L'auteur le dit lui-même: le bonheur a mille et un sens. Le même nombre d'auteurs s'est penché sur lui. Y a-t-il vraiment un «devoir de bonheur» contemporain qui viendrait se surajouter à un mouvement humain naturel et éternel vers l'accomplissement? Bruckner ne convainc pas toujours; peut-être en raison d'une structure de texte peu évidente, aléatoire. Ce qui n'est sans doute pas étranger à sa conception même de l'essai dont il se réclamait dans *Le Nouvel Observateur* en pleine affaire Sokal: «L'essai est précisément ce genre impur, bâtard, au carrefour de la politique, de la littérature, de la morale.»

Le vertige de la liberté

Au reste, le livre est traversé par une thèse forte; pas nécessairement nouvelle, mais développée ici de belle façon. L'émancipation



de l'individu, rêvée et rendue possible par les Lumières, a effectivement permis aux hommes de se libérer de déterminismes, de parcours obligés, de destins fixés. «A la contrainte du salut dans l'ancien régime a succédé l'ivresse des possibles dans les sociétés laïques.» Le problème, ajoute Bruckner, c'est que «cet éventail donne le tournis». Autrement dit, placé devant l'infini des choix de vie, le businessman (par exemple) a beau avoir «russi», il a le «blues» et aurait don «voulu être un artiste, pour pouvoir dire pourquoi [il] existe». En d'autres termes, encore: la liberté, et la responsabilité qui en découle face à la conduite de sa vie, donne le vertige au moderne, le plonge dans l'angoisse. Tout malheur a son ou ses responsables. Comme Philippe Muray, Bruckner note qu'il n'y a plus de «catastrophe naturelle». Une inondation? Il aurait dû y avoir des digues! Qui a empêché qu'on les construise? Un tremblement de terre? Au pilori, les architectes et entrepreneurs négligents!

Et cette météo, qui ne fait jamais notre affaire. «Nous ne sommes pas plus maîtres du climat que de nous-mêmes et nous déchiffrons le ciel avec la même perplexité que les mouvements de notre cœur.» Le monde postmoderne (ou de la modernité en phase terminale) est une protestation sans fin contre la finitude humaine puisque, depuis les Lumières, nous nous sommes bercés de l'illusion que nul malheur, nulle souffrance ne résisteraient à notre pouvoir, à notre volonté souveraine. Notre récit revenait à dire qu'avec le temps, le malheur s'en va. Quoi, de la misère, encore, en l'an 2000?

Une prise de conscience s'impose, selon Bruckner: la possibilité de prendre sa vie en main ne signifie pas que le bonheur soit nécessairement au bout de la route. Contrôle n'égale pas bonheur (et encore, limité est notre réel contrôle sur notre vie).

Bien-être n'égale pas bonheur non plus. Selon Bruckner, le défi contemporain est donc d'apprendre à accepter certaines fatalités, l'irruption de l'imprévu dans la vie, tout en se gardant de tomber dans le fatalisme d'antan. Peut-être en redécouvrant les vertus (si l'on peut dire) de l'ennui, de la routine, de la souffrance. «Sans l'ennui, sans cette somnolence du temps où les choses perdent leur saveur, qui ouvrirait jamais un livre, quitterait sa ville natale?»

Ne pas confondre, enfin, bien-être et bonheur; s'ouvrir à «ces moments de coïncidence avec soi-même et d'harmonie avec la nature, ces pages de lumière qui transfigurent notre existence», tout en comprenant que sur elles «nous ne pouvons fonder [...] ni une morale, ni une politique, ni un projet».

arobitaille@sympatico.ca



Pascal Bruckner

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

OUVRAGES PRATIQUES

La panoplie du voyageur

DÉCOUVRIR UNE ÉGLISE

Olivier Mignon
Frédéric Siard
Jean-Pierre Mouton
Les éditions de l'Atelier
Paris, 2000, 72 pages

Visiter une église fait partie des plaisirs du voyage que ce soit au Québec, en Europe ou ailleurs. Mais il y a un minimum de connaissances à acquérir pour profiter de l'expérience et la rendre encore plus intéressante. Avec ce guide en poche, accessible à tous, vous disposerez des outils voulus pour mieux comprendre, mieux apprécier l'architecture du lieu de culte et les trésors qu'il recèle.

Ce petit guide inusité propose au travers de ses douze chapitres 340 définitions simples de tous les termes permettant de découvrir une église. Est-ce une abbaye, une basilique, une cathédrale, une chapelle, une église conventuelle ou une église votive? Est-ce du roman ou du gothique? Pourquoi y a-t-il deux clochers? À quoi sert le jubé, où se trouve le baptistère, qu'est-ce qu'un retable?

Les illustrations de Frédéric Siard sont particulièrement soignées et abondantes: elles aident grandement à la compréhension des termes utilisés. Au début de chaque chapitre, on trouve un texte décrivant l'évolution des formes et des usages de l'architecture religieuse, explicité par un choix de références bibliques et théologiques.

Un petit ouvrage bien fait qui nous guide non pas dans telle église particulière mais dans toutes les églises.

PRIÈRES

Un projet de Fabrica dirigé par Oliviero Toscani
Éditions Bayard/Médiapaul
France-Canada, 2000, 140 pages

«Désolé, Seigneur, mon Dieu, c'est l'autre.» Christina Sanchez Bernardo, 16 ans, Espagne.

Ce recueil de prières non conventionnel et moderne dans sa conception est l'aboutissement d'un projet original s'adressant à des jeunes du monde entier qui ont répondu à un appel diffusé par près de soixante revues internationales et par le site Web de Fabrica. On les invitait à envoyer leur contributions, que ce soit sous forme de textes, de vidéos ou de photos sur leur représentation de la prière. Fabrica, pour ceux qui l'ignoraient, c'est le centre de recherche en communication de Benetton, créé en 1993 par Oliviero Toscani, l'initiateur des campagnes Benetton.

Cette démarche a donné le jour à un recueil de prières et de très belles photos, un recueil touchant, authentique, révélant chez les moins de 25 ans une intense volonté d'exprimer leur vie intérieure et leur quête de spiritualité. Certaines photos fourmillent d'idées, d'invention; d'autres sont éloquentes, bouleversantes. Ainsi, celle qui ouvre le recueil: de jeunes Noires, jambes nues, sont assis en rond; la plante de leurs pieds qui se touchent semble former le cœur d'un immense soleil. Certaines prières révèlent beaucoup d'espoir, d'autres, de la souffrance.

«Ma prière est dure,
Ma prière, c'est moi,
Moi qui vis et frappe à ta porte
Et cherche sans relâche à comprendre
Ce que je veux, qui je suis.»

PLAISIRS D'ÉTÉ PAS CHERS

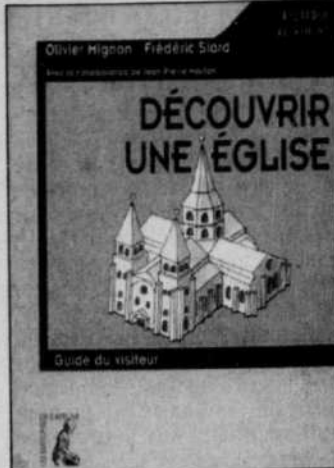
Alain Demers
Éditions du Trécaré
Outremont, 2000, 220 pages

101 IDÉES VACANCES AU QUÉBEC

Maxime Soucy
Éditions du Trécaré
Outremont, 2000, 142 pages

Vous serez bientôt en vacances, vous êtes en mal d'idées? Voici ce qu'il vous faut. Deux guides pratiques parus chez le même éditeur, deux petits livres fort bien faits, qui fourmillent de suggestions, que vous passiez l'été à Balconville ou que vous disposiez de temps et d'argent pour partir à la découverte du Québec.

Dans le premier, l'auteur, journaliste bien connu, propose une certaine d'excursions pour moins de 10 \$ à Montréal et aux alentours. Certaines sont plus connues, c'est inévitable, mais d'autres représentent pour moi une découverte: la petite caverne de Saint-Léonard; le parc des Rapides, joyau de LaSalle; la Balade écolo au bois Papineau; l'étonnant marais du Bois-de-l'Île-Bizard; la Pointe-du-Buisson, au parc archéologique de Montréal; le Récré-O-Parc, une fenêtre sur le



fleuve. Montréal et ses environs regorgent d'activités intéressantes, de beaux sites pour marcher, pique-niquer ou se baigner; de pistes cyclables à parcourir à vélo ou en patins; de lieux à visiter et d'activités intérieures en cas de pluie. Sans compter, bien sûr, tous les festivals qui se déroulent dans la métropole chaque été.

Le guide est facile à consulter: à la suite de la description de activités ou des lieux suggérés, on trouve une rubrique «bon à savoir» qui fournit des renseignements utiles: la route à suivre en auto ou à vélo; les frais d'entrée, s'il y a lieu; la durée de marche; les services offerts; l'adresse et le numéro de téléphone du site. Tout y est.

La formule retenue est la même ou à peu de choses près pour le guide *101 idées vacances au Québec*. On y trouve des suggestions pour une escapade de courte durée ou un séjour prolongé que ce soit en auto, à pied, à vélo, à cheval, en canot ou en kayak de mer. Il y a en tout satisfaisant les intérêts et les goûts de chacun, la palette est variée, l'auteur a bien écumé l'ensemble du territoire québécois. Il y a, en effet, des suggestions pour les dix-neuf régions touristiques du Québec.

Détail intéressant: la province attire annuellement autant de visiteurs qu'elle compte d'habitants. En pleine saison touristique, si l'on doit coucher à l'extérieur ou réserver un site de camping, ce n'est donc pas être trop précautionneux que de faire des réservations. Pour chacun des endroits suggérés, on trouve adresses et numéros de téléphone.

Deux guides utiles, bourrés de bonnes idées, qui vous permettront de passer des vacances répondant à vos goûts et adaptées à votre budget.

LE GUIDE VOIR - MEXIQUE

Collectif sous la direction d'Isabelle Juge-Maynard
Traduit et adapté de l'anglais par Dominique Darbois-Clous
Éditions Libre Expression
Montréal, 2000, 384 pages

À la panoplie des guides sur le Mexique vient de s'en ajouter un nouveau et non le moindre: il regroupe une information claire et précise, plus de 750 photos en couleurs, des illustrations, des reconstructions, des cartes et des plans de quartiers en trois dimensions, un lexique de base, des renseignements utiles.

Le *Guide Voir* divise ce pays coloré de presque 100 millions d'habitants en sept grandes parties: la capitale Mexico et ses environs constituent l'essentiel des deux premières; la troisième nous entraîne dans le Nord, une région peu peuplée au paysage désertique mais où on retrouve les plages de Baja California; la quatrième nous amène vers le cœur colonial du pays avec ses villages indiens, ses villes remuantes, ses stations balnéaires; la cinquième est consacrée au Sud où des sites précolombiens s'ajoutent aux attraits de la baie d'Acapulco; la sixième partie nous conduit sur la côte du golfe qui fut le bassin de trois grandes cultures précolombiennes et où sont situées les villes de Tabasco et de Veracruz. Finalement, la septième nous guide à travers la péninsule du Yucatán, où se trouvent les plus beaux sites archéologiques des Amériques et les plages le long de la rivière Maya.

Un guide coloré comme le pays, vivant, qui nous donne le goût de partir à la découverte de la culture, des paysages, des sons et des saveurs du Mexique.

Renée Rowan



Krieghoff

Paysages en héritage

15 juin - 10 septembre 2000

Cet été découvrez, au Musée du Québec, 155 tableaux remarquables réalisés par le plus célèbre peintre canadien du XIX^e siècle, Cornelius Krieghoff.

L'exposition est organisée et mise en circulation par le Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto.

Une invitation du
ministère des Ressources naturelles du Québec
MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs de Bataille, Québec

Heures d'ouverture: tous les jours de 10 h à 18 h, le mercredi jusqu'à 21 h

(418) 643-2150

www.mdq.org

Québec



Catalogues et souvenirs de l'exposition à la Boutique du Musée. Engagem. en vente chez tous les libraires. Krieghoff de la collection Artistes québécois. Première rencontre (9.95 \$)

ARTS

ARTS VISUELS

Motifs d'engagement

MARCELLE FERRON, UNE RÉTROSPECTIVE

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 10 septembre

BERNARD LAMARCHE

Pour l'été montréalais, les deux institutions muséales consacrées aux arts visuels reconduisent en peinture une opposition qui semble depuis quelque temps définir les grands axes de leur programmation respective. Cette opposition, que d'autres (pensons à l'événement Peinture peinture tenu il y a deux ans) essaient avec raison de repenser, concerne la division de la peinture qui se fait ou qui s'est faite dans l'histoire en fonction de critères dont les paramètres continuent pourtant d'être révisés, autour des pôles de l'abstraction et de la figuration.

Au moment où, rue Sherbrooke, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) consacre ses salles à l'exposition *De Renoir à Picasso: chefs-d'œuvre du Musée de l'Orangerie*, qui prône au cœur de l'art le plus moderne du début de ce siècle, une sorte de retour à l'ordre au profit d'une figuration somme toute rassurante (mis à part peut-être Soutine), le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), dans la foulée des expositions

qu'il consacre depuis trois ans aux pionniers de l'abstraction au Québec — le groupe des Automatistes, puis Jean-Paul Mousseau, puis Paul-Émile Borduas —, lançait il y a deux semaines son exposition estivale, *Marcelle Ferron, une rétrospective*. Ferron est une figure importante au Québec en vertu de son acharnement et de son engagement envers la peinture abstraite.

Plutôt que de remettre en question la pertinence de cette opposition maintes fois révoquée par d'autres, les deux institutions montréalaises chargées de nous faire connaître l'art de ce siècle semblent bien déterminées à reconduire et à confirmer ce découpage. Il faut toutefois rendre à César ce qui lui revient. Dans un futur proche, des expositions solos consacrées à Françoise Sullivan au MBAM (une rétrospective partielle face à laquelle semble vouloir corriger le tir l'exposition *Pierre Ayot*, le « maître » du Pop art québécois, décidée par l'ancien directeur Pierre Théberge, grand défenseur de ce type de production, tout juste avant son départ) et à Marc Séguin au MACM pour l'automne renversent un temps la polarité.

Une rétrospective

Faute de faire retour sur l'art de Marcelle Ferron — la première femme à avoir remporté le prestigieux prix Paul-Émile-Borduas en 1983 — pour en expliquer les singularités par rapport à d'autres artistes de la même génération — en cela, la formule monographique, dans sa clôture, af-



RICHARD-MAX TREMBLAY

Verrière au métro Champ-de-Mars, de Marcelle Ferron

fiche nettement ses limites —, l'exposition touche à toutes les périodes distinctes qui ont marqué la production de Ferron et permet de retracer les étapes de sa carrière.

Les visiteurs découvriront les premières œuvres automatistes de la fin des années quarante, livres, sombres, parfois aquatiques, et se frotteront aux larges gestes de peinture apposée avec la spatule que les années parisiennes de l'artiste lui ont permis de développer. La même période, à partir de la fin des années cinquante, mènera à des explorations plus affranchies de la couleur. C'est alors que la couleur se fait moins fluide, se matérialise et que les granulations de la pâte donnent lieu à des éclatements de la couleur au cœur desquels les couches de matière semblent se désintégrer les unes dans les autres. *Le Rousserole effarvate*, de 1962, est un exemple de cette interpénétration des masses colorées des plus captivantes.

Ce passage de Ferron par la Ville lumière lui permettra de se détacher des principes qui lui auront été inculqués par la fréquentation de Borduas et des autres Automatistes. En retour, cette libération mènera Ferron vers les verrières que les Montréalais connaissent bien à travers la station de métro Champ-de-Mars. À la peinture-verrière, l'art public permet d'inscrire l'abstraction dans le tissu urbain, tout juste avant de retourner à la peinture des années quatre-vingt.

Dans les choix du conservateur de l'exposition, Réal Lussier, quelques perles, comme de toutes minuscules œuvres du début des années cinquante, sur quelques centimètres à peine, de même que quelques grandes compositions nerveuses, judicieusement accrochées. En même temps, de cette sélection se dégage la vague impression que quelque resserrement aurait pu être apporté, principalement autour du virage fin cinquante début soixante, années autour desquelles s'accroissent dans le parcours les tableaux sans que s'affine la démonstration. De fait, tout n'est pas égal chez celle pour qui, dans le groupe des Automatistes, l'engagement pictural envers l'abstraction aura peut-être le plus été mené par l'intuition.

Un design éclaté

Le design de l'exposition, un choix singulier, a été mis entre les mains des jeunes architectes du remarqué groupe In Situ. En soit, cela mérite d'être signalé. Quelques choix intéressants dans la mise

en place de l'exposition font de l'accrochage une expérience dynamique. Pour sa part, la première salle, qui accueille des petits formats, a été découpée par une forêt rigoureusement déployée dans l'espace de très hautes cimaises sombres. Cela morcelle l'espace et active une déambulation, disons, moins passive. Accrochés de part et d'autres de ces bandes, les petits formats sont bien servis, alors qu'ils apparaissent au gré des perspectives changeantes de la disposition. Possible, par contre, de manquer des œuvres dans ce labyrinthe.

La dernière salle est jouée de façon inverse. Spectaculaire, elle laisse voir d'un seul coup d'œil les tableaux récents, à la gestuelle ample et aux couleurs fortes, des œuvres qui souvent renvoient à la calligraphie. Mais voilà: pour appuyer cet effet saisissant, les murs de la vaste salle ont été peints en noir et l'éclairage, très ciblé afin de ne pas déborder des cadres de chacun des tableaux, est de faible intensité.

Tout se passe comme si, pour ces tableaux de taille moyenne, on avait joué cette salle de présentation de la même façon que dans les cabinets d'estampes. Quiconque fréquente dans les musées des beaux-arts ces salles où sont mis en vitrine de petits bijoux aura remarqué le mode de présentation particulier qui vise notamment à ne pas abîmer les fragiles papiers qui retiennent les encres. Le dispositif de préservation de ces œuvres sensibles aux affres du temps engage un mode de consultation plus intime. Or, pour des tableaux qui exigent un éclairage plus soutenu, le résultat est malheureux. Cela annihile le regard moyen. De loin, la salle entière se remplit des éclats de couleurs. Seul le regard proche sera satisfait. À moyenne distance, l'éclairage trop faible rongé les reliefs, la matérialité des tableaux s'efface, les textures, si cruciales pour cette peinture, s'estompent. Alors, les tableaux perdent une partie de leur raison d'exister, la peinture s'affaïsse. Seul le regard de proche saura combler cette lacune, mais alors, l'effet d'ensemble de la composition est manqué.

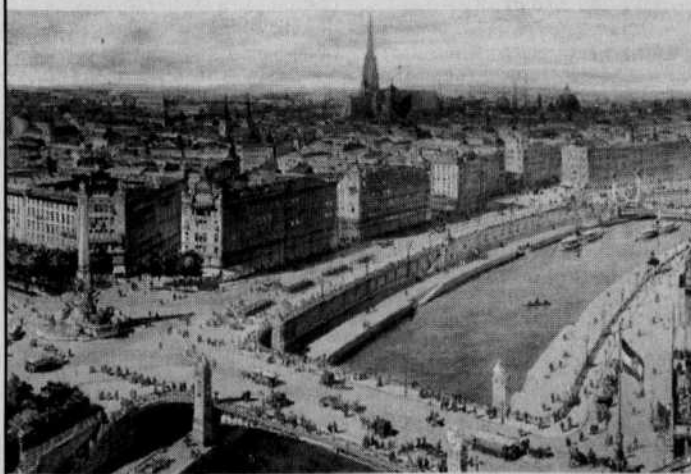
L'exposition est faite ainsi: des expériences y sont tentées qu'il faut saluer, même si parfois les résultats sont discutables. La rétrospective est stimulante tant dans ses bons coups que dans ses ratages et elle montre par-dessus tout l'acharnement et l'engagement de Ferron envers son art, envers la peinture abstraite.



RICHARD-MAX TREMBLAY

Mazzeppa, 1993-1994, de Marcelle Ferron

l'idée de la grande ville europe centrale 1890-1937

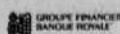
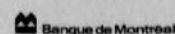


du 24 mai au 15 octobre 2000

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.ca



JOCELYNE ALLOUCHERIE

Oeuvres photographiques

Exposition du 14 juin au 2 juillet

Le Montréal Télégraphe

206, rue de l'Hôpital, Vieux-Montréal

Du mercredi au dimanche de 12 heures à 18 heures

GALERIE BERNARD

EVA ET MILAN LAPKA

« Ombres et lumière »

DU 14 JUIN AU 15 JUILLET 2000

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Le plaisir de découvrir!

Le mercredi 21 juin : Saint-Hilaire
Trois artistes, trois vies, trois carrières :
Ozias Leduc, P.-É. Borduas, Jordi Bonet.

Le samedi 8 juillet : Québec
Syrie, terre de civilisations :
une impressionnante aventure!

Le samedi 15 juillet : Joliette
une soirée de rêve et de musique

Bientôt : histoire et patrimoine
Grosse-Île, Île d'Orléans...

Les
beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Réservations : (514) 276-0207

Lili Richard

Rythmes arborescents

Tableaux récents

Jusqu'au 8 juillet

Marcelle Ferron

Prolongation jusqu'au 15 juillet

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

L'ART DU PORTRAIT

L'HUMANISME EN CÉLÉBRATION

2000 juin 13 • 04 juillet 2000

HAN ART CONTEMPORAIN

460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 409, Montréal Tél. : (514) 876-9278 Téléc. : (514) 876-9241

Baie-Saint-Paul 2000

LA
MÉTIS

Le SYMPOSIUM international
de la nouvelle peinture au Canada
du 4 août au 4 septembre en présence des artistes

COLLOQUE les 24 et 25 août
FORUM les 2 et 3 septembre
conférences, activités parallèles, animation

EXPO-ÉVÉNEMENT de l'art

Les artistes invités symposent

Cheung • Françoise Sullivan • Jim Tiley

Images et tableaux de René Passeron

Des estampes de Jean-Paul Riopelle

Revoir la 17^e édition du Symposium

Le partenaire principal



Le Centre d'art est subventionné par:
LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN
LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC
LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA • LE MINISTÈRE DU TOURISME

et commandité par:
LE DEVOIR • LE SOLEIL • POWER CORPORATION • CIMT

LE CENTRE D'EXPOSITION
rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul G3Z 2Z2
Tél. : (418) 435-3681 Télécopieur : (418) 435-4281

LIVRES

DANS LA POCHE

De grands romans en petit format

JOHANNE JARRY

Affliction (Babel), de Russel Banks, raconte l'histoire de Wade, un policier brisé par la violence et l'alcoolisme de son père. La vie de cet homme, que sa femme a quitté et que sa fille évite parce qu'il lui fait honte, va basculer lorsqu'il se met à enquêter sur un accident de chasse suspect. De plus en plus isolé, Wade n'aura que son frère, narrateur de cette histoire, à qui confier ses doutes, sa souffrance. *Affliction* s'inspire de faits biographiques: l'auteur l'a dédié à son père, Earl Banks. Soulignons que le cinéaste Paul Schrader en a fait un film très respectueux, aussi implacable que le roman.

Autre roman (bientôt) porté à l'écran, par Steven Spielberg cette fois: *Geisha* (Livre de poche), d'Arthur Golden. À l'âge de neuf ans, Chiyo est vendue par son père à une tenancière d'okiya (nom donné à la maison des geishas). Détestée par la geisha en chef, la jeune fille devra faire preuve de persévérance pour pratiquer un métier enviable à ses yeux. Arthur Golden, spécialiste de l'art japonais qui a travaillé au Japon, a recueilli les confidences de geishas pour écrire ce roman; ses connaissances permettent au lecteur de s'insinuer dans l'univers exotique des maisons closes japonaises. Toutefois, on peut lui reprocher de traiter son sujet un peu trop à l'américaine, en insistant davantage sur le conflit qui oppose la jeune fille à la patronne. Ce procédé escamote des aspects difficiles de la vie des geishas, déjà bien assez idéalisée par les Occidentaux. Malgré cette réserve, *Geisha* demeure un roman prenant. Ceux que le sujet passionne pourront lire la version japonaise, plus crue: *Mémoires d'une geisha* (Picquier poche) de Inoue Yuki.

Parions que le roman de Pierre Assouline, *La Cliente* (Folio), trouvera lui aussi son cinéaste... Un biographe est amené à consulter des documents secrets sur la période de l'Occupation pour vérifier des éléments de la vie d'un écrivain célèbre. Par hasard, ses recherches lui révèlent l'identité de la personne qui a condamné à la déportation plusieurs membres d'une famille juive à laquelle il est lié. Révolté, il décide de faire justice. Mais sa soif de vengeance a quelque chose de gênant, d'autant plus que les principaux concernés ont tourné la page sur la faute. Ce n'est qu'arrivé à ses fins que le justicier comprend qu'il a agi en aveugle...

Grands espaces américains

Ceux pour qui *Dalva* (10/18), de Jim Harrison, demeure un moment de lecture exceptionnel peuvent maintenant en lire la suite: *La Route du retour* (10/18), un peu longuet, mais tout aussi jubilatoire. Son auteur livre les journaux intimes de ceux qui ont entouré Dalva. Leurs écrits parlent, entre autres, de l'Amérique profonde où le «Peau rouge» est en ménage (ou non) avec le «Blanc». On comprend la fascination des Français pour cet univers presque mythique. Mais on aurait tort de croire que Jim Harrison fait du folklore sur le dos des Indiens: c'est d'abord la condition humaine qui est au cœur de son œuvre. Par ailleurs, la réalité des Indiens des villes américaines, et du racisme dont ils font l'objet, est fort bien rendue dans *Indian Killer* (10/18), un roman du jeune Sherman Alexie, un Cœur d'Alène qui a grandi sur une réserve. Plus près de chez nous, dans un style sans fioritures, Jeanne-Mance Delisle nous donne des *Nouvelles d'Abitibi* (BQ). Un recueil aux accents rauques, traversé par le désir des femmes et qu'on peut lire comme un hommage à ceux qui habitent ce coin de terre québécois dépeuplé.

Les grands-parents de Gabriel Roy ont immigré vers l'Ouest canadien. Pour la jeune femme, nous rappelle François Ricard dans *Gabrielle Roy. Une vie*. (Boréal compact), ce départ revêtait des allures de western. Issue d'une famille de migrants, elle quittera son pays pour l'Europe, puis pour une contrée plus abstraite: l'écriture. La réussite de cette biographie est-elle liée à la réticence qu'éprouve son auteur pour les biographies d'écrivains qui, selon lui, «détournent l'attention de l'œuvre au profit d'aspects parfois secondaires d'une vie»? Si François Ricard n'hésite pas à opposer la vie de Gabrielle Roy à ce qu'elle en écrit elle-même (par exemple, son absence au chevet de son père, lors de son agonie, alors qu'elle se décrit dans *La Détresse et l'Enchantement* totalement bouleversée par l'événement), il se garde bien de juger l'écrivaine, et tente plutôt de comprendre comment le réel se transforme en littérature. Exemplaire.

Dans *Une poignée de gens* (Folio), d'Anne Wiazemsky, Marie Belgorodsky, une quarantenaire parisienne, est retracée par un vieux Russe qui lui remet le journal intime de la famille princière Belgorodsky dont elle est la dernière descendante. Intitulé *Livre des destins*, le journal relate la vie de ses ancêtres avant et après la Révolution de 1917, au moment où le prince est forcé d'abandonner ses terres aux paysans en révolte. Anne Wiazemsky laisse entendre, par la volonté des Belgorodsky de collaborer à cette organisation sociale révolutionnaire, que le partage des privilèges aurait pu être possible. Mais, comme l'histoire le prouve, les nobles n'étaient pas tous aussi bons princes... Une jolie histoire. Pour avoir une idée de la Russie d'aujourd'hui, *La Mort pour la mort* (Points) d'Alexandra Marinina, est tout à fait indiqué. Jadis lieutenant-colonel de la police judiciaire de Moscou, Alexandra Marinina est maintenant l'auteur très bien informée de romans policiers qui dénoncent la corruption des nouvelles institutions russes et le pouvoir quasi exclusif de la mafia. Intrusif et bien mené.

Électre à la Havane (Métaillé Suites), d'Édouardo Padura, est tout aussi révélateur de la société cubaine, en mode plus noir. Un policier en panne d'écriture enquête sur la mort d'un jeune homosexuel. Cette enquête lève le voile sur deux sujets tabous à Cuba: l'homosexualité et la culture (autre que celle du Parti). On s'étonne que la publication des romans d'Édouardo Padura, qui vit toujours à Cuba, soit autorisée compte tenu de leurs propos critiques, voire cyniques envers le régime de Castro. Une belle découverte, à lire en dégustant un café, détrempé qui fait cruellement défaut au policier écrivain. Après avoir lu le roman de Padura, on comprend que plusieurs écrivains cubains choisissent l'exil. Ce fut le cas de Zoé Valdés. Paraissant récemment *Soleil en solde* (Mille et une nuits), un court récit qui illustre la débâcle du pays, aussi hallucinant qu'une insolation sur une plage de Cuba, lieu où se déroule l'action.

Est-ce parce qu'il est né à Santiago de Cuba que Paul Lafargue a écrit *Le Droit à la paresse* (éditions Allia)? Ce court essai écrit en 1883 fait réfléchir les modernes que nous sommes. En gros, Paul Lafargue estime que l'homme est l'artisan de son propre malheur en ne cessant de réclamer son droit au travail. Pour celui qui fut le gendre de Karl Marx, trois heures de travail par jour élimineraient chômage et surmenage et permettraient aux mortels que nous sommes de profiter des plaisirs de la vie. À glisser dans la valise du *workholic* ou sous le nez d'un employeur zélé.

Enfin, ceux qui voudront profiter de l'été pour plonger dans l'œuvre de Franz Kafka seront bien servis avec *Kafka, récits, romans, journaux* (La Pochothèque). L'édition présente dans l'ordre chronologique les romans (*Le Procès* et *Le Château*), les journaux intimes des années 1912 et 1917 et plusieurs nouvelles de Kafka, l'ensemble, entrecoupé d'éléments biographiques concernant l'écrivain, ainsi que des commentaires éclairants et des analyses de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent. Il y manque toutefois un texte biographique important: la *Lettre au père* (Folio bilingue), jamais remise à son destinataire parce qu'elle «n'existait que pour être écrite, pas pour être lue».

En vrac

«La marche est souvent un détour pour se rassembler soi», écrit David Le Breton dans son essai *Éloge de la marche* (Métaillé essais). C'est le livre qu'il vous faut si vous troquez la voiture pour les espadrilles. Ceux qui sont convaincus des bienfaits et des plaisirs que procure cette activité seront confortés dans leur pratique. Les autres y trouveront de bonnes raisons de persévérer, malgré quelques ampoules aux pieds... Un autre essai, plutôt pointu: *Comment faire rire un paranoïaque* (Poches Odile Jacob), de François Roustang, un recueil de textes où l'auteur remet en question la psychanalyse et sa prétention à guérir le sujet; un ouvrage pour lecteurs avertis. Aussi à signaler, le roman de Sylvain Trudel, *Terre du roi Christian* (Typo), qui raconte une histoire d'enfance marquée par l'absence du père. En plus léger, les *Nouvelles chroniques de San Francisco* d'Armistead Maupin (10/18) présentent, sous forme de saynètes, des portraits d'Américains d'un réalisme désopilant. Un phénomène littéraire aux États-Unis. Et pour finir, *Le Carnet noir*, un polar d'Ian Rankin, un auteur écossais très populaire en Grande-Bretagne. Lecture en cours, pour celui-ci; ça semble très prometteur...

Genèse d'une nation fragile

L'historien Gérard Bouchard publie son maître livre

Dans son dernier ouvrage, le monumental et ambitieux *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Gérard Bouchard décrit la pensée équivoque qui a caractérisé les élites canadiennes-françaises pendant un siècle, de 1840 à 1940, engendrant le mythe dépressif de la survivance marquée par une totale dépendance de la culture savante envers la métropole française, pourtant si distante. La Révolution tranquille, qui a jeté par-dessus bord ce schème réducteur, a-t-elle débarrassé le Québec, une fois pour toutes, de ses réflexes frileux trahissant la timidité d'une nation fragile? Pas si sûr, répond Gérard Bouchard.

ROBERT DUTRISAC

Gérard Bouchard ne cesse de s'étonner de l'attitude de la population québécoise depuis le référendum de 1995. «Le référendum qu'on est venus le plus près de gagner, c'est celui dont on s'est le plus mal remis et dont on est quasiment gênés», relève l'historien et sociologue au cours d'une longue entrevue à l'Institut interuniversitaire de recherche sur les populations, qu'il a fondé en 1971 à Chicoutimi.

«On devrait plutôt être enragés», résolu à tenir un prochain référendum le plus tôt possible, poursuit-il. «On aura vu la coupe Stanley d'assez proche pour dire: amenez-la, cette fois-là qu'on boive dedans.» Or la réaction a été tout autre. Les Québécois ne veulent pas d'un autre référendum. Jean-François Lisée parle de «la peur de l'échec» qui inhibe les Québécois. Gérard Bouchard soutient plutôt que «c'est la peur de la gagner» qui motive (ou dé motive) les Québécois.

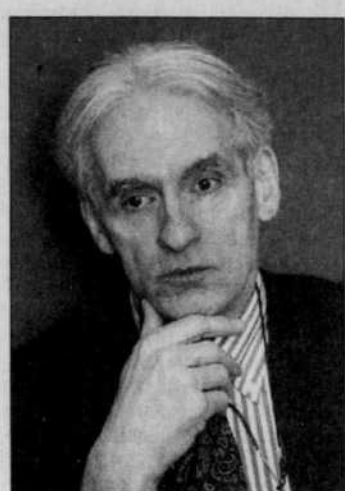
«Il reste encore une timidité chez les Français-Québécois [il préfère ce terme à celui de Québécois francophones] de l'exercice d'une responsabilité collective éminente, celle de la gerance d'un État sans filet, où il n'y a pas d'Ottawa, où il n'y a pas d'Église non plus, dit-il. C'est un atavisme.» Le Québec ne serait pas vraiment sorti du mythe de la survivance, sinon il se serait installé «dans le paradigme du bâtard et de l'insolence», selon l'expression de Gérard Bouchard.

Sur le plan politique, la population est plongée dans l'inertie. Le projet de loi C-20, malgré la tentative de gouvernement québécois d'attiser la flamme, n'a pas suscité de levée de boucliers. Ni les bourses du millénaire. Ni l'Union sociale. Ni les millions de la Fondation de l'innovation, des 200 chaires universitaires, de Génome Canada, avec lesquels le fédéral «inonde» le milieu de l'éducation. Pendant les cinq ans qui ont

suivi le référendum, le Canada anglais, lui, a bougé. «Le Canada se définit dans l'insouciance du Québec, le tient pour acquis en fait comme une sorte d'inertie. C'est quelque chose de neuf dans toute l'histoire du Canada», fait remarquer Gérard Bouchard. Auparavant, poussé par des hommes politiques comme Baldwin, Lafontaine ou Cartier, par exemple, «le Canada anglais a toujours ressenti le besoin de reconduire cette dualité d'une certaine manière, sans l'institutionnaliser. On a l'impression maintenant qu'il ne ressent plus ce besoin-là». La classe politique canadienne fait le pari que le pays peut fonctionner sans demander leur avis aux Québécois. «Depuis cinq ans, le gouvernement Chrétien est en train de faire la preuve que ça marche très bien. Il s'agit de ne pas s'occuper d'eux [les Québécois] et ça marche», fait valoir l'historien.

Dans ce Canada gouverné sans le Québec, hors du modèle de dualité, appuyé par «une offensive extraordinaire d'empietement» des compétences du Québec dans le domaine culturel et chez les jeunes universitaires, c'est le modèle multiculturel qui se déploie, dans lequel les «Canadiens français» ne constituent plus qu'un groupe ethnique, certes important numériquement, mais comme les autres. «C'est dans ce moule que le Canada anglophone — parce que ce sont de moins en moins des Canadiens anglais — voit la réalité politique canadienne, fait observer Gérard Bouchard. Si les Québécois laissent filer, c'est cette réalité qui va s'imposer. Ça va être qu'une double, la souveraineté ou cette vision multiculturelle du Canada qui s'est débarrassé d'une embarrassante dualité.»

Dans son dernier ouvrage *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, qui est déjà en réimpression chez Boréal, fruit de dix ans de travail «qui aurait pris 40 ans sans Internet», Gérard Bou-

JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Gérard Bouchard

chard propose une démarche érudite, «manifestement très ambitieuse, téméraire même», selon ses termes. Avec cet essai d'histoire comparée, c'est un véritable chantier que l'historien ouvre à la recherche. La faiblesse du genre comparatif dans l'historiographie québécoise tient de l'emprise prolongée du pragmatisme de la survivance et du discours de la différence, avance le chercheur.

Aussi, l'étude comparative de l'histoire du Québec et des autres nations du Nouveau Monde — Bouchard y traite de l'Amérique latine, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et, plus succinctement, des États-Unis et du Canada anglais — permet de débarrasser les «fausses identités» ou les fausses différences dont le Québec a été affublé. C'est le cas, par exemple, de la fameuse revanche des berceaux, un phénomène de forte natalité commun à maintes collectivités neuves.

C'est le cas aussi de la Grande-Grande Noirece. Contrairement à son frère, le premier ministre Lucien Bouchard, qui affirme, pour mieux river le clou aux orphelins de Duplessis, que le passé du Québec n'a jamais été «noir», Gérard Bouchard n'occulte pas cette réalité historique. Mais il en retrouve plusieurs exemples ailleurs. «On peut constater que de la "grande noirece", il y en a eu partout»: le macarthysme et l'emprise de la religion aux États-Unis, l'eugénisme et le racisme au Canada anglais, les livres à l'index en Australie (plus nombreux qu'au Québec à l'époque). «Si c'est vrai partout, pourquoi en avoir une mémoire honteuse?» s'interroge-t-il.

En comparant les différentes collectivités neuves, Gérard Bou-

chard met en lumière une «anomalie»: le Québec, avec Porto-Rico, est la seule nation du Nouveau Monde qui n'a pas réalisé sa souveraineté. Après l'échec de l'insurrection des Patriotes, poussés par la pensée radicale dans un esprit républicain et laïc, on aura vu l'émergence en 1840 de «mythes dépressifs» axés sur la survivance et forgés par l'historien François-Xavier Garneau, entre autres. Ce sera pour un long siècle le règne de la pensée équivoque, défaitiste, syncrétique, n'arrivant pas à surmonter ses contradictions et distillant «des mythes qui ne marchent pas», comme celui de la colonisation, un échec sur toute la ligne. Un siècle, aussi, durant lequel les élites, dans un état de dépendance envers la métropole, pratiquent une «éthique de l'imitation stérile», se coupent de la culture populaire perméable à l'américanité. «Ici, c'est presque un cas limite où on observe une forme d'antinomie» entre la culture savante et la culture populaire, estime-t-il.

L'historien oppose à cette pensée équivoque la pensée radicale, en rupture, qui abolit les termes contradictoires (on coupe la tête des rois et on se débarrasse de l'influence du clergé lors de la Révolution française), et ce qu'il nomme la pensée médiatisée, qui gomme ses contradictions et produit des mythes qui marchent, comme le mythe de l'égalité des chances aux États-Unis, du «self-made man». C'est d'ailleurs cette question qu'il entend maintenant approfondir: qu'est-ce qui fait que les nations choisissent l'une ou l'autre de ces voies pour la construction de leur imaginaire collectif?

Pour l'heure, le Québec est dans un «no man's land», devant un «carrefour de possibles». «Il y a des moteurs qui ont tourné à fond pendant 20 ou 30 ans et qui sont en train de se refroidir», observe-t-il. Sans direction face à l'horizon qu'ouvre une mondialisation encore vide de valeurs, d'idéaux, une société «en manque d'utopie», juge Gérard Bouchard, qui fait un «plaidoyer contre l'inertie». Il faudrait bien inventer ce qu'on veut défendre, se mobiliser dans un idéal qui dépasse l'égoïsme des individus. «Je suis de cette école-là.»

GENÈSE DES NATIONS ET CULTURES DU NOUVEAU MONDE

Gérard Bouchard
Le Boréal
Montréal, 2000, 504 pages

ROMANS HISTORIQUES

Histoire, suspense et compagnie

BÉATRICE ET L'INQUISITEUR

Rino Cammilleri
Traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli
Desclée de Brouwer
Paris, 2000, 249 pages

LES FUREURS DE L'ÉTÉ

Cycle de Gui de Clairbois
Pierre Naudin
Aubéron
Bordeaux, 1999, 529 pages

LA MALÉDICTION D'IMHOTEP

Philipp Vandenberg
Traduit de l'allemand
par Michel et Susi Breitman
Libre Expression
Montréal, 2000, 460 pages

LE PEINTRE DES VANITÉS

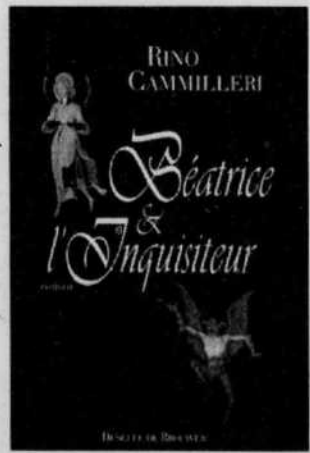
Deborah Moggach
Traduit de l'anglais
par Martine C. Desoille
Presses de la Cité
Paris, 2000, 298 pages

VISIONS FUGITIVES

William Boyd
Traduit de l'anglais
par Christiane Besse
Éditions du Seuil
Paris, 2000, 348 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Les romans historiques, c'est un peu comme les polars. On les compte par dizaines, voire par centaines. Ils sont tellement nombreux que, dès lors qu'il s'agit de choisir, à l'étal du libraire, celui qui deviendra, l'espace de quelques heures, le compagnon fidèle de nos prochaines vacances, on ne sait plus à quel saint se vouer. Tant et si bien qu'on se résout, le plus souvent, à partir pour la énième fois avec l'intégrale des *Rois maudits* ou de *La Fortune de France*, persuadé qu'au



moins de ne pas être déçu. Car ces titres présentent l'avantage, non négligeable, d'être non seulement des classiques du genre mais aussi d'être disponibles en format poche, ce qui les rend d'autant plus attrayants quand on aime voyager léger.

N'écoutez que mon courage, je suis partie à la recherche de quelques romans historiques susceptibles d'accompagner, avec un bonheur égal, les jours de canicule comme ceux de pluie torrentielle afin de vous offrir un bouquet de quelques titres à glisser dans votre valise, entre deux camisolos, un monokini et un bermuda. Sans oublier la crème solaire protection 30, il va sans dire!

Inquisition, pharaons et preux chevaliers

Le premier de ces titres, *Béatrice et l'Inquisiteur*, allie histoire et suspense. L'action se déroule en 1247 à Pise. Une jeune et talentueuse péripatéticienne, prénommée Béatrice, vient d'être assassinée selon un rituel singulier. Et l'on dépêche, pour enquêter sur cette histoire et quelques autres, le dominicain français Conrad Clerc, ancien croisé devenu inquisiteur. C'est toute la noblesse pisane médiévale, à travers les guerres de clans et les sectes cathares, qui revivra sous nos yeux dans ce roman qui rappelle, à certains égards, *Slaughter* et *Eco*.

Si le Moyen Âge vous fascine, un nouveau *must* s'impose. Le prolifique Pierre Naudin, valeureux auteur de deux cycles consacrés à la guerre de Cent Ans et à la vie en France au XIV^e siècle (*Le Cycle d'Ogier d'Argoules* et *Le Cycle de Tristan de Castelreng*), revient en force avec *Les Fureurs de l'été*, premier tome d'un nouveau cycle en sept tomes. Le récit de ce médiéviste s'ouvre en l'an de grâce 1392 alors qu'un brave écuyer du Maine, Gui de Clairbois, chevauche en compagnie du colérique Charles IV dans la forêt de Longany. Un cycle qui s'annonce aussi passionnant que les précédents et qui pourrait reléguer aux oubliettes l'écarlate chevalier Robert d'Artois de Maurice Druon!

Histoire et suspense croisent le fer dans le nouveau titre de Philipp Vandenberg, prolifique auteur de *La Conjuración de la Sixtine*. Cet historien de l'art allemand récidive avec un thriller archéologique se déroulant au début du siècle dans l'univers des égyptologues passionnés par l'antique civilisation pharaonique. L'auteur renoue ainsi avec ses anciennes amours dans cette énigme ayant comme toile de fond le pays de Néfertiti, Cléopâtre et Akhnaton. Deux données historiques sont à la source de ce récit: d'une part, la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922 par le tenace archéologue britannique Howard Carter; d'autre part, l'énigme, toujours irrésolue, de l'emplacement du tombeau de l'architecte du pharaon Djoser, le célèbre Imhotep, à qui l'on doit l'invention de l'architecture de pierre et de la pyramide à parois lisses. L'espace de quelques heures, on se croirait transporté dans le temps, dans les souvenirs d'Agatha Christie et ceux de son archéologue de mari, sur les bords du Nil.

Ménage à trois

À quelques siècles de là, la romancière britannique Deborah Moggach transporte le lecteur dans les Pays-Bas du XVII^e siècle avec *Le Peintre des vanités*, scé-

nario annoncé du prochain film de Steven Spielberg. Le roman met en scène Cornelis Sandvoort, riche marchand d'Amsterdam, qui décide de se faire portraiturer, en compagnie de sa ravissante et jeune épouse Sophia, par le célèbre peintre Jan van Loos. Mal lui en prend car le jeune maître s'éprend de la belle qui ne tarde pas à devenir sa maîtresse puis à comploter le meurtre de son brave époux. Le couple adultère s'enfuit aux Indes orientales où l'intrigue se poursuit. C'est toute la splendeur du siècle d'or de la peinture hollandaise qui revit dans ce récit qui mêle, habilement, histoire de l'art et suspense.

Bonheur d'été et Boyd

Avant de vous laisser partir en vacances, un ouvrage excentrique, pas historique pour deux sous, mais par un auteur dont le patronyme est généralement garant de quelques bonnes heures d'évasion. William Boyd revient, comme presque à tous les printemps, cette fois avec une collection hétéroclite de courts textes. L'auteur très médiatique des satiriques *Armadillo* et de *Brazzaville Plage*, chouchou de la critique autant que des lecteurs, propose, cette fois, une série de récits qui vont de la nouvelle au texte autobiographique en passant par la fausse biographie d'artiste et les scénarios pour le cinéma et la télévision. Si les genres abondent et les tons se mêlent, allant du sarcasme à la nostalgie, le style, lui, demeure. Ce livre, avec ses histoires éclatées qui flirtent tantôt avec le paranormal, tantôt avec l'insusé, est nettement plus autobiographique que les précédents. «S'envoler de la maison» raconte un souvenir d'enfance de l'auteur, tout comme «Bons et mauvais en sport» et «Les Petites Hollandaises», deux textes servis sous forme de scénarios pour la télévision. En attendant le prochain vrai Boyd, les amateurs auront tout de même quelques bonnes pages à se mettre sous la rétine.